NEUVAINE

EN L'HONNEUR

DU BIENHEUREUX PIERRE CLAVER.

APPROBATION.

Ayant fait examiner l'opuscule intitulé: *Neuvaine en l'honneur du bienheureux Pierre Claver, de la Compagnie de Jésus, précédée d'une notice sur sa vie et ses travaux apostoliques*, nous en permettons l'impression.

Maline, le 7 Janvier 1852.

P. CORTEN, *Vic. Gén.*

NEUVAINE

EN L'HONNEUR

DU BIENHEUREUX PIERRE CLAVER,

DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS,

précédée

D'UNE NOTICE SUR SA VIE

ET SES TRAVAUX APOSTOLIQUES.

MONTREAL:

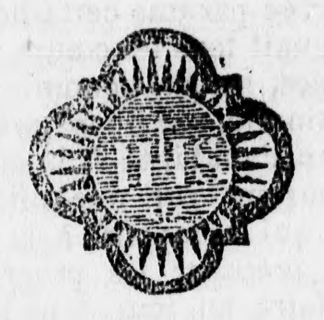
IMPRIMERIE DE LOUIS PERRAULT,

RUE SAINT-VINCENT.

1852.

DU

du
no
da
se
et
ch
se
tr
da
et



NOTICE SUR LA VIE

ET LES TRAVAUX APOSTOLIQUES

DU BIENHEUREUX PIERRE CLAVER,

de la Compagnie de Jésus.

Le bienheureux Pierre Claver naquit à Verdu en Catalogne, vers l'année 1585. Sa famille, noble et ancienne, occupait un rang distingué dans la province ; mais, ce qui est plus précieux, ses parents faisaient profession ouverte de piété et brillaient par l'éclat de leurs vertus. Ils cherchèrent à lui inspirer de bonne heure les sentiments dont ils étaient eux-mêmes pénétrés, en l'élevant avec soin dans la crainte et dans l'amour du Seigneur. Le beau naturel et la docilité du jeune enfant répondirent à

leurs soins au-delà même de leur attente. Sa douceur, relevée par une certaine vivacité modeste, lui gagnait tous les cœurs. Ses manières étaient simples, sa physionomie aimable, son maintien distingné, son abord prévenant; tout en lui respirait l'affabilité et la candeur. Il se distinguait surtout par une affection tendre pour tout ce qui a rapport à la piété, et déjà l'on pouvait présager les progrès étonnants qu'il devait faire un jour dans les voies de la sainteté. Dès lors il avait coutume de dire à ses compagnons d'enfance que ce qu'on apprend de bonne heure ne s'oublie jamais, et que ce qu'on suce avec le lait, au berceau, se trouve toujours à la mort ; maxime dont il confirma la vérité par son propre exemple.

Dès qu'il eut atteint l'âge de commencer ses études, ses parents l'envoyèrent au collège de Barcelone, où il devait avoir plus de facilité pour se perfectionner dans les lettres humaines. Le Seigneur, qui les conduisait dans leurs démarches et qui destinait leur enfant à la Compagnie de Jésus, voulut lui ménager cette occasion de la bien connaître. Quoiqu'il fût encore très jeune, sa vertu paraissait déjà si solide que son père ne craignait point de l'éloigner et de l'abandonner en quelque sorte à lui-même. Il ne fut point trompé dans l'opinion qu'il en avait conçue : dans une ville de plaisir, comme le sont toutes les grandes villes, les amusements ordinaires à la jeunesse même la plus réglée ne purent charmer le jeune Claver.

Tout le temps qui lui restait de ses études était sanctifié par la prière, par la fréquentation des sacrements, et par des pratiques de pénitence dont les rigueurs étaient le prélude de celles qu'il exerça ensuite sur son corps innocent. Après ce qu'il devait à Dieu, l'honneur et le culte de Marie, sa divine mère, faisaient ses plus chères délices: il la regardait comme sa propre mère, et son amour pour elle surpassait celui du plus tendre des fils.

Il avait à peine terminé ses études, que, vivement pressé du désir de se consacrer à Dieu et de travailler au salut des âmes, il sollicita son admission dans la Compagnie de Jésus, pour laquelle il avait conçu une grande estime. Ses parents y consentirent, et il entra au noviciat de Tarragone en 1602, à l'âge d'environ dix-sept ans. Son humilité, sa douceur, son obéissance, son attention à marcher sans cesse en la présence de Dieu et à lui rapporter ses moindres actions, son mépris du monde, son zèle pour sa propre sanctification et pour le salut des âmes, firent juger à ses supérieurs que Dieu avait sur lui de grands desseins.

Ayant été envoyé au collége de Majorque pour y étudier la philosophie, il se lia d'une étroite amitié avec le bienheureux frère Alphonse Rodriguez, qui lui donna de salutaires conseils pour travailler à sa perfection. Il avança à grands pas dans les voies de la sainteté, sous la conduite de cet habile maître. Alphonse avait si bien disposé son jeune dis-

ciple aux vertus de l'apostolat, qu'il parut dès lors que les travaux et les périls réservés aux missionnaires pauvaient seuls suffire à son amour pour les souffrances et à l'immensité de son zèle.

Après deux années de théologie, il pressa ses supérieurs de l'envoyer aux Indes; et il le fit avec tant d'instance, que le Provincial Joseph de Villegas, craignant de s'opposer à la volonté de Dieu, lui accorda enfin la permission qu'il sollicitait si ardemment. Il partit donc pour l'Amérique en 1610. Il acheva ses études de théologie à Santa-Fé de Bogota, fit sa troisième année de noviciat à Thonga, et fut ordonné prêtre à Carthagène.

Cette ville, l'une des plus considérables de l'Amérique méridionale, devait être le théâtre du zèle et de la charité de notre Bienheureux. Le port de Carthagène, entrepôt du commerce de l'Europe et de l'Amérique, était aussi le marché où se faisait le trafic le plus considérable des Nègres. On les vendait, on les achetait pour les transporter dans les plantations, où ils étaient surchargés de travaux à l'égal des bêtes de somme. On les faisait descendre au fond des mines, on les soumettait à toutes les tortures de la faim et de la soif, du froid et de la chaleur; leur vie était comptée pour rien dès qu'il s'agissait d'accroître les richesses de leurs maîtres. Quand sous ce soleil de feu, exposés à ces intempéries qui usent si vite les complexions les plus robustes, ces pauvres es-

claves avaient épuisé leurs forces pour fertiliser la terre, leurs maîtres les abandonnaient à de précoces infirmités ou au désespoir d'une vieillesse anticipée. Ils mouraient alors sans secours, comme ils avaient vécu sans espérance.

Déjà le P. de Sandoval, autre enfant de S. Ignace, avait précédé le bienheureux Claver sur ce rivage, et comme lui, né dans la grandeur, il s'était imposé le devoir de consoler, de soulager tant d'infortunés. Le bienheureux Alphonse Rodriguez avait enseigné à notre Saint la théorie de l'abnégation chrétienne ; le P. de Sandoval lui en fit connaître la pratique. A peine l'eut-il formé à cette vie de sacrifices, à cette continuité de souffrances qu'on ne peut adoucir aux autres sans les avoir endurées soi-même, que le missionnaire, vieilli dans les travaux apostoliques, sentit qu'il pouvait résigner entre les mains du Père Claver son champ d'humiliation. Ce fut avec les sentiments de la joie la plus vive que Claver recueillit ce précieux héritage. Dès lors il ne vécut plus que pour les Nègres, et voici quelle fut pendant quarante ans sa vie de chaque jour à Carthagène : dès qu'un navire chargé d'esclaves entrait au port, le bienheureux accourait avec des provisions, et leur offrait tout ce dont ils pouvaient avoir besoin après une pénible traversée. Des personnes pieuses, touchées de sa charité, lui fournissaient les moyens de soulager ces infortunés de procurer aux malades les remèdes qui convenaient à leur situation, de ra-

cheter même les plus misérables. Il ne craignait auprès d'eux ni la contagion de leurs maladies, ni l'infection révolante de leurs cases, ni la grossièreté de leurs mœurs. Il recevait les malades entre ses bras, il fortifiait les faibles, il se faisait le serviteur de tous, et se montrait toujours prêt à partager leurs douleurs. Son bonheur était de leur parler de Dieu, de le leur faire connaître et aimer, et de les attirer à la vertu. Il ne se contentait point de les préparer à recevoir le baptême : au contraire, après leur avoir administré ce sacrement, il redoublait de soins pour les aider à persévérer, car il voulait en faire de bons chrétiens ; et quelles peines nouvelles ne fut-il pas obligé de prendre à ce sujet ! Tous les jours il allait les visiter dans leurs loges, leurs portait des douceurs, des remèdes, en un mot, ce qu'il jugeait être le plus de leur goût; enfin on peut dire que la nuit comme le jour il était occupé des intérêts de ces pauvres esclaves. Combien de fois ne l'a-t-on pas vu se tenir des heures entières sur la place publique pour recueillir des aumônes, ou pénétrer dans les magasins pour obtenir des marchands des provisions de toute espece, qu'il portait lui-même à ses chers Nègres? Avant que de les distribuer, il leur expliquait les commandements de Dieu et de l'Eglise ; il leur enseignait à prier, à bien entendre la messe, à s'approcher dignement des sacrements, à faire saintement toutes les actions ; et, leur rappelant les récompenses promises aux justes et les châ-

timents terribles destinés aux pécheurs impénitents, il les remplissait d'horreur pour le péché, et les embrasait d'un saint amour pour la vertu.

Les jours de fête, le Bienheureux allait lui-même chercher les esclaves pour leur faire entendre la sainte messe dans l'église du collége, où il avait eu soin de préparer des siéges et des nattes, afin de les garantir de l'humidité. Mais les Espagnols de la ville, qui ne pouvaient souffrir l'infection qu'exhalait cette foule de Nègres ainsi resserrés dans un lieu étroit, se plaignaient hautement de ce qu'on voulait par là les chasser du temple. Son zèle parut outré ; on menaça de déserter l'église. A toutes ces plaintes le Père répondait avec modestie que ces pauvres esclaves, achetés par les hommes, n'en étaient pas moins enfants de Dieu ; qu'il y avait pour eux obligation de satisfaire au précepte de l'Eglise ; qu'il était lui-même leur pasteur, et qu'ainsi c'était à lui à soigner les intérêts de leurs âmes. On fut enfin obligé de céder à son zèle. Les noirs purent donc, comme les blanc, venir prier dans le sanctuaire, et il leur fut permis de se mêler aux Européens.

En se sacrifiant ainsi pour ces pauvres Nègres, le bienheureux Claver n'omettait rien pour les retenir dans les bornes du devoir, et les empêcher d'oublier leurs obligations. Il allait partout où il croyait pouvoir les rencontrer ; et dès qu'il les voyait s'écarter des lois du Chritianisme, il prenait un air et un ton de maître auquel

ils ne pouvaient résister. Les avis salutaires qu'il donnait étaient toujours proportionnés à leur âge, à leur état et à leurs besoins. *Prenez garde*, disait-il aux plus jeunes, *de trop compter sur votre jeunesse : souvent les grains se dessèchent en herbe ; les fleurs ne produisent pas toujours des fruits.*—*Songez*, ainsi parlait-il à ceux qui étaient déjà avancés en âge, *que votre maison est déjà vieille et qu'elle menace ruine ; confessez-vous, tandis que vous en avez le temps et l'occasion.*

Rencontrait-il quelque libertin plus indocile que les autres : *Dieu compte tes péchés*, lui disait-il, *et le premier que tu commettras, sera peut-être le dernier de ta vie*:—Ces avertissements avaient pour l'ordinaire leur effet, et la terreur des châtiments de Dieu lui servait, ou à les conserver dans la vertu, ou à retirer du veic une infinité de ces barbares jusque là insensibles à tout le reste.—L'autorité que le Saint s'était d'ailleurs acquise sur leur cœur faisaient qu'ils lui obéissaient sans réplique et sans peine. Sa seule vue était un frein capable d'arrêter ou de faire revenir les plus indociles ; et les plus vicieux eux-mêmes, lorsqu'ils le rencontraient, se jetaient aussitôt à genoux pour lui demander sa bénédiction.

Autant il avait de zèle et de sévérité pour empêcher le désordre parmi les Nègres, autant faisait-il paraître de douceur, de tendresse et de charité pour eux dans tout le reste. S'il en trouvait quelques-uns qui appréhendassent

d'être punis de leurs maîtres, pour n'avoir pas assez veillé à leurs intérêts dans les ventes et les achats de marchandises, il allait demander leur grâce. Si des maîtres trop intéressés la lui refusaient, il cherchait partout des aumônes pour les dédommager de leurs pertes. S'il apprenait qu'on en traitât d'autres avec trop de barbarie, alors ses entrailles étaient déchirées de douleur, il allait trouver leurs maîtres, et il n'épargnait ni remontrances ni prières pour les exciter à la compassion. Quelquefois il arrivait au Bienheureux d'entendre en passant les cris lamentables des malheureux qu'on châtiait; alors il accourait, les bras tendus, suppliant avec larmes qu'on mit un terme à ces traitements barbares. Enfin il se chargeait de ramener lui-même ceux à qui la crainte du châtiment avait fait prendre la fuite, il sollicitait instamment leur pardon, il promettait pour eux toutes sortes de satisfaction, et se fesait leur caution sans balancer.

Après avoir arraché aux colons l'autorisation de visiter les Noirs dans leurs cases ou dans les mines, le serviteur de Dieu, toujours épuisé de fatigues, toujours le corps exténué par d'accablantes infirmités, parcourait les campagnes pour porter aux esclaves l'espérance et le salut. Un bâton à la main, un crucifix sur la poitrine, et les épaules pliées sous le poids des provisions qu'il va leur offrir, l'apôtre parcourt ces plages brûlées par le soleil; il franchit les fleuves, il affronte les pluies torrentielles ainsi que les

âpres variations du climat. A peine parvenu à une case dont l'air est empesté par l'entassement d'une foule de corps infects, il demande à pénétrer au quartier des malades. Ils ont besoin de plus de secours, de plus de consolation que les autres ; sa première visite leur appartient de droit. Là, le Saint leur lave les pieds, panse leurs plaies, leur distribue des médicaments et des conserves, et les exhorte à souffrir pour un Dieu qui est mort sur la croix afin de les racheter. Quand il a calmé toutes les peines du corps et de l'esprit, il réunit les esclaves autour d'un autel que ses mains ont dressé ; il expose à leur yeux un tableau de Jésus-Christ au Calvaire, de Jésus-Christ répandant son sang pour l'esclave aussi bien que pour l'homme libre ; il place les hommes d'un côté, les femmes de l'autre, sur des siéges ou sur des nattes qu'il a déposé lui-même ; et au milieu de ces êtres dégradés, à peine vêtus, il commence d'un air radieux les renseignements qu'il sait mettre à la portée de leur abâtardissement intellectuel. (1)

Une autre carrière est encore ouverte au zèle de Pierre. Outre les Noirs publiquement esclaves, il y en avait d'autre que la cupidité tenait cachés dans Carthagène et que, pour éviter les droits dus à l'Etat, on vendait en secret à des marchands avides. Ceux-ci les envoyaient travailler à leurs sucreries, où ils

(1) Crétineau-Joly, T. I, chap. 4.

passaient pour chrétiens sans avoir reçu le baptême. Ces pauvres Nègres étaient donc encore plus à plaindre que ceux dont nous avons parlé jusqu'ici. Le gouvernement ne connaissait pas cette contrebande; le bienheureux Claver, que Dieu avait donné pour sentinelle à son peuple (*Ezech.*, III, 17), la pressentit. Ce ne fut pas pour la dénoncer, mais ces esclaves ne devaient pas être plus privés que leurs frères des bienfaits de l'Evangile. Pour ne point effaroucher les maîtres intéressés, l'homme de Dieu leur promettait un secret inviolable sur leur conduite, en protestant que jamais il ne ferait rien contre leurs intérêts. Ceux-ci, rassurés par sa droiture et touchés des marques de sa bonté, lui promettaient volontiers d'instruire leurs esclaves, de les baptiser, et d'exercer librement auprès d'eux toutes les fonctions de son charitable ministère.

Appelé, au bout de vingt ans de sa vie religieuse, à prononcer ses vœux solennels, le P. Claver obtint d'en ajouter un par lequel il se consacrait pour toujours au service des Nègres, et il signa ainsi sa profession: *Pierre Claver, esclave des Nègres pour toujours.* Par cet acte solennel, le Bienheureux se donnait tout entier à ces multitudes grossières; il ne s'en sépara plus. Il savait que, plus il aimerait ces malheureux, plus il témoignerait d'amour au Seigneur, en aimant dans ce qu'il y avait de plus abject aux yeux des hommes; aussi firent-ils alors, plus que jamais, ses plus chères déli-

ces. Tous ses talents naturels, qui lui auraient attiré l'admiration publique dans les chaires et dans les écoles les plus célèbres, il se fit un plaisir de les ensevelir pour toujours au milieu de ses pauvres Nègres. Sa plus grande science fut désormais de cacher toute celle qu'il avait acquise par une longue étude; et il affecta même de ne plus rien savoir que ce qu'il lui fallait pour s'acquitter dignement de l'humble ministère dont il s'était chargé. Rendre à ces hommes abrutis tous les services dont il était capable, c'était sa joie dans ses peines, sa consolation dans ses disgrâces, son soutien dans ses travaux. Rien, en un mot, ne lui était impossible dans cette sublime vocation.

Les actes dressés presque aussitôt après la mort du serviteur de Dieu pour sa béatification sont remplis de traits héroïques de sa charité envers ces pauvres Nègres et des miracles qu'il opéra en leur faveur. Mais, tout occupé qu'il était de procurer leur bien temporel et spirituel, il n'y trouvait pas de quoi satisfaire l'ardeur et l'étendue du zèle qui l'embrasait. Les hôpitaux et les prisons, les malheureux de toutes classes étaient encore l'objet de ses soins. Il visitait à Carthagène les hôpitaux de Saint-Sébastien et de Saint-Lazare, rendait aux malades les services les plus pénibles, les exhortant à la patience et les gagnant par l'excès de sa charité. Les caractères les plus difficiles, les maladies les plus contagieuses, les exhalaisons les plus infectes, les plaies les plus dé-

goûtantes, rien ne le rebutait. Aussi gagna-t-il à Jésus-Christ et à son Eglise une si grande multitude de noirs qu'on en porte le nombre à plusieurs centaines de mille. C'est ainsi encore qu'il ramena les pécheurs les plus désespérés et qu'il parvint à convertir une foule d'hérétiques, de mahométans et d'idolâtres. Parmi toutes ces conversions, la plus éclatante, parce qu'elle entraîna un grand nombre d'autres, fut celle d'un grand dignitaire de l'Eglise anglicane, qui fit publiquement son abjuration entre les mains de notre Bienheureux, et mourut peu de temps après dans ses bras, animé des sentiments de la plus tendre piété. Enfin il n'était aucun genre de bonnes œuvres auquel l'homme de Dieu fût étranger. Il donnait des missions aux environs de Carthagène ; et dans la ville même ses prédications, ses exemples, un zèle que rien n'altérait, sa vie pauvre et mortifiée, son dévouement pour le prochain, opérèrent un renouvellement complet dans les mœurs des habitants. Il est vrai que Dieu concourut visiblement par des prodiges à l'apostolat laborieux de son fidèle serviteur. Les procès dressés pour sa béatification nous apprennent qu'il rendit la vue à plusieurs aveugles, la santé à beaucoup de malades abandonnés des médecins, et la vie à trois morts. Plusieurs fois, dans son oraison, on le vit s'élever de terre et rester dans cette position, le corps tout environné de la plus vive lumière.

Cet homme admirable était un parfait mo-

dèle pour tous ceux qui avaient le bonheur de vivre avec lui. Rien de plus ardent et de plus tendre que son amour pour Dieu. Quoi qu'il pût faire et souffrir pour lui, il croyait toujours ne rien souffrir et ne rien faire, parce qu'il ne faisait et ne souffrait rien qui répondît à la grandeur de sa charité. De là une oraison continuelle, de là une union intime avec Dieu. Lorsqu'il n'était pas occupé au service du prochain, il se délassait par la prière de ses travaux apostoliques. Le Père de Morille, qui fut recteur du collége de Carthagène, avait coutume de dire qu'il ne savait pas quand le Père Claver finissait son oraison, parce que, à quelque heure qu'il allât dans sa chambre, il l'y voyait toujours en prière.—La Passion de notre Seigneur Jésus-Christ était son plus doux attrait, elle faisait le sujet ordinaire de ses méditations ; il en parlait sans cesse et toujours avec larmes. Tous les vendredis, il sortait la nuit de sa chambre, sans être aperçu, et, la corde au cou, une couronne d'épines sur la tête, une croix sur les épaules, il allait dans les endroits les plus reculés de la maison, comme pour suivre Jésus-Christ montant au Calvaire. —La présence du divin Sauveur dans la sainte Eucharistie l'embrasait d'amour. C'était au pied de cet adorable Sacrement qu'il faisait une grande partie de ses oraisons ; il le visitait fréquemment, et dans ses maladies, ne pouvant y aller lui-même, il s'y faisait porter.—Il avait, pour ainsi dire, sucé avec le lait la dévotion

envers l'auguste Mère de Dieu, et le saint commerce qu'il avait eu avec le B. Alphonse Rodriguez, ce serviteur chéri de Marie, n'avait pas peu contribué à augmenter les sentiments qu'il avait pour cette tendre mère. Il portait sur sa poitrine un petit livre où la vie et les mystères de la sainte Vierge étaient représentés: il les regardait souvent, il les méditait sans cesse, pénétré de l'amour le plus tendre. Après Jésus-Christ et sa sainte Mère, les Saints pour lesquels il avait le plus de dévotion étaient S. Pierre, son patron, son ange gardien et son Père S. Ignace, dont il portait toujours une médaille sur lui. Il avait de plus choisi vingt-quatre Saints pour ses protecteurs, et il s'adressait à chacun d'eux tour à tour, afin, disait-il, qu'il n'y eût pas une seule heure dans la journée où il n'eût un avocat spécial auprès de Dieu.—La guerre qu'il avait déclarée à ses sens, les rigueurs qu'il exerçait sur son corps, avaient quelque chose de si terrible que leur seule description aurait de quoi faire frémir. Sa mortification était continuelle, et sa patience à l'épreuve de toutes les peines et de toutes les contradictions. Enfin, ses incomparables vertus étaient fondées sur une humilité si profonde, qu'il n'y avait à ses yeux rien de plus inutile, de plus petit et de plus vil que lui-même.

Epuisé de fatigue, consumé d'austérités, le bienheureux Claver était sur le point d'aller recevoir la récompense destinée à tant de mérites;

mais le Seigneur voulut encore purifier cette victime de son amour, pour la couronner bientôt avec plus de gloire. Pierre contracta, dans les exercices mêmes de la plus héroïque charité, une maladie dangereuse qui fut suivie d'une infirmité habituelle de quatre années. Il lui resta un tremblement violent et continuel dans tous les membres, qui lui ôta le libre usage des pieds et des mains. Par là il se vit privé de sa plus douce consolation, ne pouvant plus dire la sainte messe ; il fallait même lui porter à la bouche le peu de nourriture qu'il prenait. Comme il ne pouvait ni marcher ni se lever tout seul, il était obligé de se faire habiller par un Nègre, à l'aide duquel il se traînait jusqu'à l'église. Quand il ne le pouvait pas, il s'y faisait porter pour y entendre la sainte messe et pour y communier. Il se confessait chaque jour avec de grandes marques de douleur et en répandant beaucoup de larmes, comme si dans ce moment il eût dû paraître devant Dieu. Malgré la pénible situation où il se trouvait, le zèle dont il était dévoré pour le salut des âmes lui fit touver encore le moyen de continuer son ministère. Après avoir satisfait à sa dévotion particulière pour la réception des sacrements, au lieu de retourner à sa chambre, le saint vieillard se faisait traîner à son confessionnal, où il demeurait jusqu'à ce que les forces lui manquassent totalement. S'agissait-il ensuite d'aller au secours ou de quelque pauvre esclave ou d'un malade abandonné, alors il trouvait

dans son courage encore assez de forces pour se faire porter dans les hôpitaux, dans les bagnes ou dans les cabanes des Nègres. Le lepreux et les pestiférés étaient ses plus chers amis, ses enfants de prédilection ; c'est à eux qu'il voulut dire le dernier adieu avant de mourir.

Cependant le saint missionnaire, de plus en plus affaibli, ne parlait plus que de sa mort prochaine. Vers le milieu de l'année 1654, il assura positivement à plusieurs personnes qu'il mourrait le jour d'une fête de la très-sainte Vierge.

Le dimanche 6 Septembre, il descendit encore à l'église, appuyé sur deux Nègres; et, après y avoir communié dans des sentiments extraordinaires de dévotion, il se fit reporter à sa chambre, où il passa le reste du jour dans les plus tendres entretiens avec son Dieu. Sur le soir, il fut saisi d'une fièvre très-violente, dont l'ardeur fut encore augmentée par le feu de son amour. Bientôt on le trouva sans parole, sans mouvement et sans connaissance; mais il avait le visage si doux et si tranquille qu'on l'eût pris pour un homme enseveli dans un profond sommeil ou ravi en extase. Il reçut l'extrême-onction, et rendit paisiblement sa belle âme à son Créateur le mardi 8 septembre de l'année 1654, qui fut la cinquante-deuxième depuis son entrée dans la Compagnie.

Le bienheureux Claver avait confondu dans le même amour le colon et l'esclave, le blanc

et le noir. On les vit se réunir tous dans un même sentiment d'admiration, de douleur et de piété, autour de son tombeau. Les magistrats de Carthagène, le gouverneur à leur tête, sollicitèrent l'honneur de faire aux frais de la ville les obsèques de l'apôtre. Les Nègres, les marrons eux-mêmes ou esclaves fugitifs se joignirent à la pompe funèbre ; et chaque palais ainsi que chaque case fit éclater sa vénération et sa reconnaissance pour cet homme de Dieu, qui avait tant glorifié l'humanité. Le concours qui se fit à ses obsèques et l'empressement à avoir de ses reliques montrèrent l'estime et la vénération que tout le monde avait pour lui. Il y eut des prodiges attribués à son intercession, et dès l'an 1657 on commença des informations juridiques sur sa vertu et ses miracles. Le résultat de ces procédures est rapporté sommairement dans le décret par lequel notre saint Père le Pape Pie IX met sonnellement le vénérable serviteur de Dieu au nombre des bienheureux.

LETTRES APOSTOLIQUES

POUR LA BÉATIFICATION

DU VÉNÉRABLE PIERRE CLAVER,

de la Compagnie de Jésus.

PIUS PP. IX

AD PERPETUAM REI MEMORIAM.

L'essence de la charité chrétienne, la force qui la distingue, c'est de pousser les cœurs qu'elle enflamme aux entreprises les plus ardues et les plus difficiles, pour la gloire de Dieu, pour le bien spirituel et corporel du prochain, en leur communiquant une énergie extraordinaire et vraiment supérieure à la nature mortelle. C'est là ce qui paraît manifestement dans toute la suite des âges, depuis les premiers prédicateurs de l'Evangile, chez tous les hommes remarquables par leur sainteté, ce généreux ouvriers que le divin Père de famille n'a

jamais cessé d'envoyer à sa moisson. Embrasés du feu de la charité chrétienne, ils ont accompli tant et de si grandes choses, ils ont rendu de si éclatants services dans tous les rangs de la famille humaine, que la trompeuse et vaine philosophie de notre temps, cette ennemie de la croix du Christ, ne peut, sans encourir une confusion certaine, entrer en parallèle avec ces héros, ni oser se vanter de produire de telles œuvres et une pareille bienfaisance. Or, entre les hommes héroïques, animés de l'esprit des apôtres, que l'on a vus, depuis la découverte des Indes occidentales, défricher sans relâche ce nouveau champ ouvert à leur zèle, civiliser et gagner à Jésus-Christ les peuplades sauvages de ces contrées, et y laisser des marques si profondes et si glorieuses de la charité chrétienne, se fait remarquer, à juste titre, le vénérable serviteur de Dieu Pierre Claver, prêtre profès de la Compagnie de Jésus.

Né à Verdu, ville de la Catalogne, dans le diocèse de Salsona, sur le territoire de l'Espagne tarragonnaise, il était à peine âgé de dix-sept ans lorsque, pour se consacrer plus étroitement à Dieu, il demanda à entrer dans la Compagnie de Jésus. Il fut admis, fit son noviciat avec beaucoup de ferveur, et se rendit ensuite à Majorque pour y étudier les lettres et la philosophie. Il y trouva le bienheureux Alphonse Rodriguez, frère coadjuteur de la Compagnie, dans l'intimité duquel il apprit à quel grave ministère et à quels travaux il était divinement

appelé. Et en effet, l'an 1610, par la volonté de Dieu et par les ordres de ses supérieurs, il partit pour le royaume de la Nouvelle-Grenade, dans l'Amérique australe, où il fut revêtu du sacerdoce et où il termina ses études théologiques.

Dès cette époque il existait à Carthagène, sur la mer des Antiles, un comptoir où les marchands, publiquement voués à l'infâme commerce de la traite, conduisaient chaque année comme un vil bétail, pour les y vendre au plus offrant, dix ou douze mille pauvres esclaves, enlevés principalement sur les côtes d'Afrique. Touché de compassion envers ces infortunés, le vénérable Pierre, leur dévouant son existence et se consacrant à eux par un vœu, travailla continuellement, pendant plus de quarante années, soutenu par un invincible courage, au milieu de difficultés et de privations inouïes, à les instruire et à les baptiser. Aussi seul avec sa charité, gagna-t-il au Christ et à l'Eglise une si grande multitude de noirs qu'on en porte le nombre à plusieurs centaines de mille ; et il ne bornait pas ses soins à répandre la vraie religion dans les âmes ; il s'occupait aussi des besoins corporels. Comment sa piété aurait-elle pu se défendre d'entourer de sa sollicitude ces malheureuses créatures, exténuées par la plus horrible misère ? A la nouvelle de chaque débarquement, il accourait, il serrait dans ses bras ces hommes naguère libres, maintenant réduits par la violence à la plus cruelle servitude : il

s'empressait de leur procurer, autant qu'il le pouvait, les secours indispensables. A ceux qui étaient nus, il donnait des vêtements; à ceux qui avaient faim, de la nouriture ; aux malades, des remèdes; et lorsque, parmi ces derniers, il s'en trouvait d'atteints par la peste, c'est à ceux-là qu'il s'attachait de préférence, sans aucun souci de lui-même. Plus il sentait, au milieu de tant de miasmes et d'ordures, de répugnance et de dégoût, puis il redoublait les efforts d'une charité toujours victorieuse.

Et, comme si c'eût été de petits travaux que ses soins assidus prodigués aux noirs, il venait encore en aide aux habitants de Carthagène et aux étrangers qui y faisaient quelque séjour. Il rappelait à des mœurs honnêtes et à la tempérance ceux qui menaient une vie licencieuse ; il s'apliquait à ramener les hérétiques à la vraie foi, à faire passer les mahométans de la servitude de leur superstition à la sainte liberté du Christ. Après tant de fatigues, bien avant prolongées dans la nuit, il ne donnait au sommeil que la plus petite part de ce qui en restait encore, et consacrait l'autre à honnorer et à prier Dieu, la Vierge Marie, sa mère, les anges et les saints. La charité divine qui le consumait était telle qu'au milieu de ses occupations il paraisait toujours ravi en Dieu. Autant il était doux et effable envers les autres hommes, les simples surtout, autant il était dur et sévère envers lui-même, ajoutant à tant de veilles et à tant de travaux des

mortifications continuelles, en homme accoutumé dès l'enfance à réduire son corps en servitude par le plus austère genre de vie.

Plein de mérites de tant de vertus, et principalement de tant d'œuvres excellentes de charité, le vénérable serviteur de Dieu fit à Carthagène une mort digne d'une si sainte vie, le quatrième jour des ides de septembre de l'année 1654. La renommée de sa sainteté s'étant répandue au loin, la cause fut déférée à nos vénérables frères cardinaux de la sainte Eglise romaine, de la congrégation des rites sacrés: et le procès de ses vertus ayant été instruit avec soin, Benoît XIV, notre prédécesseur de glorieuse mémoire, après avoir adressé à Dieu de ferventes prières, décréta leur héroïsme par un décret publié le 8 des calendes d'octobre de l'année 1747. Ensuite devant nous, appelé, malgré notre indignité, au gouvernement de l'Eglise, deux des miracles attribués aux prières du vénérable Pierre ayant été prouvés, de l'avis des consulteurs et au jugement des cardinaux préposés aux rites sacrés, nous en avons confirmé la vérité par un décret en date du 4 des calendes du mois de septembre de l'année 1848.

Enfin, assemblés en notre présence, la veille des ides de mai de la présente année, les cardinaux de la même congrégation ont déclaré à l'unanimité, les suffrages des consulteurs étant recueillis, que nous pouvions, quand bon nous semblerait, mettre le susdit serviteur de Dieu

au rang des bienheureux, avec tous les indults, en attendant que sa canonisation solennelle fût célébrée. C'est pourquoi, à la prière de toute la société de Jésus, du conseil et de l'assentiment de la même congrégation des cardinaux, —de notre autorité apostolique et par la teneur des présentes,—nous permettons que le même serviteur de Dieu, Pierre Claver, prêtre profès de la Société de Jésus, soit à l'avenir appelé du nom de Bienheureux ; que son corps et ses reliques soient exposés publiquement à la vénération des fidèles, sans qu'on puisse pourtant les transférer dans des supplications publiques.

Nous permettons en outre, de notre même autorité apostolique, de réciter tous les ans l'office et la messe du commun de confesseur non pontife, avec les oraisons propres approuvées par nous conformément aux rubriques du Missel et du Bréviaire romains. Nous n'accordons la récitation de cet office qu'à la ville et au diocèse de Carthagène, ainsi que dans toutes les églises où la Société de Jésus se trouve établie, pour être fait le 9 septembre par tous les fidèles, tant séculiers que réguliers, qui sont tenus aux heures canoniques. Quant aux messes, elles pourront être dites par tous les prêtres qui célèbreront dans les églises où l'on fera la fête. Enfin nous permettons que dans l'année, à dater des présentes lettres la solennité de la béatification du serviteur de Dieu, Pierre Claver soit célébrée pour la premier fois dans les églises du diocèse et de la Société

mentionnées ci-dessus, avec l'office et les messes du rite double-majeur; ce que nous ordonnons de faire au jour que les supérieurs ordinaires prescriront, et après que la solennité aura eu lieu dans la basilique vaticane, nonobstant les constitutions, ordinations apostoliques, décrets sur le non-culte et toutes autres choses contraires.

Et voulons que les exemplaires des présentes lettres, même imprimés, pourvu qu'ils soient souscrits de la main du secrétaire de la susdite congrégation, et qu'ils soient munis du sceau de son préfet, soient reçus avec la même foi, même dans l'ordre judiciaire, qu'on aurait envers les présentes lettres, témoignage de notre volonté, étant exhibées. Donné à Rome, près Saint-Pierre, sous l'anneau du Pêcheur, le 16 du mois de Juillet 1850, cinquième année de notre Pontificat.

A. Card. LAMBRUSCHINI.

Place † du sceau.

SOLENNITÉ DE LA BÉATIFICATION.

Le dimanche 21 septembre 1851, la solennité de la Béatification du glorieux serviteur de Dieu fut célébrée dans la basilique patriarcale de Saint-Pierre au Vatican.

On voyait à la *loggia* extérieure, où le Pape donne la bénédiction solennelle, un étendard représentant le bienheureux Claver, qui recommande à notre Seigneur Jésus-Christ les pauvres Nègres, qu'il laisse sur la terre privés de tout secours humain. Ce tableau portait l'inscription suivante :

A. DEO. OPTIMO. MAXIMO
PETRUS. IN. ÆTERNÆ. LUCIS. SINUM. ACCERSITUS
JESU. CHRISTO. SERVATORI. GENERIS. HUMANI
MAUROS. QUOS. OMNI. OPE. DESTITUTOS. DESERIT
ENIXA. OBSECRATIONE. COMMENDAT.

A la porte principale de la basilique, sous le portique, on voyait un autre tableau avec cette inscription :

MAURI. AD. NEO-CARTHAGINIS EX. AFRICA. APPELLENTES PETRUM. CORPORE. QUIDEM. ÆGROTO AT. ALACRI. EOS. ANIMO. AD. LITTUS. PRÆSTOLANTEM DIVINO. VELUTI. INSTINCTU. DIGNOSCUNT DOCILESQUE. DE. NAVI. AD.EJUS. PEDES.CORRUUNT

Ce tableau présente le tendre et émouvant spectacle qui se renouvelait chaque fois que les Nègres descendaient des navires de commerce et mettaient pied à terre. Le serviteur de Dieu se rendait, en effet, de bonne heure sur le rivage pour les y attendre; et à son approche, le reconnaissant comme par un instinct divin, tous ces barbares paraissaient sur le pont du navire, et battant des mains ils saluaient de loin leur cher père, tandis que d'autres s'élançaient sur les mâts ou sur les vergues, ou même se jetaient à la mer pour aller au devant de lui à la nage, pour être les premiers à se presser autour de lui, et à lui baiser pieusement les pieds, les mains, les vêtements.

Sur les deux portes latérales on lisait deux versets de la sainte Ecriture, l'un pris au livre de Job, chap. 29: *Auris audiens beatificabat me... eo quod liberassem pauperem vociferantem et pupillum cui non erat adjutor. Oculus fui cæco, et pes claudo. Pater eram pauperum* (1). L'autre verset était emprunté au Psaume 71: *Coram illo procident Æthiopes... ex usuris et iniquitate redimet animas eorum, et honorabile nomen eorum coram illo.* (2)

(1) L'oreille qui m'écoutait me publiait heureux... de ce que j'avais délivré le pauvre qui criait, et l'orphelin qui n'avait personne pour le secourir.—J'ai été l'œil de l'aveugle et le pied du boiteux. J'étais le père des pauvres. (*Job XXIX.*)

(2) Les Ethiopiens se prosterneront devant lui... il les rachètera de l'usure et de l'iniquité, et leur nom sera en honneur devant lui. (*Ps. LXXI.*)

Les pilastres de la grande nef étaient recouverts de magnifiques draperies en damas rouge; l'immense tribune qui s'étend de la Confession des saints apôtres à l'autel de la Chaire avait pris, sous l'intelligente direction du chevalier Sarti, une nouvelle et très-gracieuse forme.

On avait mis de part et d'autre deux tableaux représentant les miracles déjà approuvés pour la béatification. Au fond de l'abside, sur la chaire de Saint-Pierre, était le portrait du bienheureux Claver.

La splendeur de cette décoration était rehaussée par la beauté de l'illumination; le plus bel effet était produit par deux longues files de lumières qui pyramidaient autour du portrait du Bienheureux.

A dix heures et demie, les Eminentissimes Cardinaux, le Chapitre de Saint-Pierre, les Révérendissimes Consulteurs de la Congrégation des Rites ont pris place. Alors le révérendissime P. Roothaan, préposé général de la Compagnie de Jésus, s'est présenté au cardinal Lambruschini, préfet de la Congrégation, et dans un discours sur les mérites du vénérable serviteur de Dieu, il a demandé que le bref de béatification fût promulgué. Après lecture du bref, on a entonné solennellement le *Te Deum*, pendant lequel le portrait du Bienheureux a été découvert au son des cloches et au bruit de l'artillerie du château Saint-Ange. Le verset et l'oraison propre du Bienheureux ont été ré-

cités par Mgr. Cardelli, archevêque d'Acrida, qui a célébré la messe pontificale.

Notre Saint-Père le Pape est venu vénérer l'image du Bienheureux, le soir, après vêpres; il a reçu les offrandes usitées, et s'est arrêté quelque temps à admirer la beauté des peintures et de la décoration.

Le soir, la façade de la maison et de l'église du Gesù était illuminée. On y remarquait un portrait transparent du bienheureux Claver avec cette inscription:

PETRO . CLAVER
CARTHAGINE . IN . NOVO . REGNO . GRANATENSI
PER . ANNOS . AMPLIUS . XXXX
MAURORUM . APOSTOLO
EX . RESPONSO . PII . IX . P . M.
CŒLITUM . BEATORUM . HONORIBUS
HAC . DIE . XI . KAL . OCT . ATTRIBUTIS
SOCIETAS . JESU
ORNAMENTO . NOVO
ET . PRÆSIDIO . CŒLESTI . AUCTA

---

c
a
n
c
fa
d
p
q
cl
lo

qu

sp
da
qu
ce

NEUVAINE

EN L'HONNEUR

Du Bienheureux Pierre Claver,

DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS.

INSTRUCTION GÉNÉRALE.

POUR BIEN FAIRE LA NEUVAINE.

On voit dans les Vies des Saints que les grâces les plus précieuses que Dieu ait accordées aux fidèles par leur intercession ont été obtenues souvent durant le cours de quelque exercice spirituel entrepris en leur honneur. Pour faciliter les pratiques de ce genre et seconder la dévotion au bienheureux Pierre Claver, nous présentons ici, sur ses principales vertus, quelques méditations auxquelles on emploiera chaque jour un quart d'heure de plus, selon le loisir dont on pourra disposer.

Pour retirer de cette neuvaine tout le fruit qu'on attend, voici ce qu'il conviendra de faire :

1° Proposez-vous, pour fin principale, le bien spirituel de votre âme. Vous pourrez cependant demander aussi quelque grâce temporelle que vous désireriez obtenir de Dieu par l'intercession de son glorieux serviteur. Vous pourrez

y ajouter la demande de quelque faveur spirituelle ou temporelle pour d'autres, comme la conversion ou la guérison d'une personne qui vous est chère.

2° Pour obtenir ce que vous demandez, animez-vous d'une grande confiance en Dieu, et cherchez à rompre avant tout les liens qui vous attachent au péché. D'où vient en effet qu'on retire d'ordinaire si peu de fruits de tant d'exercices de dévotion, de tant de neuvaines? C'est que, s'attachant uniquement aux pratiques extérieures, on néglige l'essentiel de la dévotion, qui consiste à imiter les Saints, à tenir son âme en état de grâce et à fuir les occasions du péché. Que votre premier soin soit donc de vous confesser, ou du moins de vous disposer pendant ces neuf jours à le bien faire à la fin de votre neuvaine.

3° Faites chaque jour de la neuvaine quelque acte de mortification, quelque aumône en l'honneur du Bienheureux; entendez la sainte Messe avec plus de dévotion; visitez le saint Sacrement si vous le pouvez; récitez dévotement les litanies du Bienheureux Pierre Claver, que vous trouverez à la fin de cet opuscule. Appliquez-vous surtout à triompher de vous-même et à vaincre votre défaut dominant; faites avec soin la méditation marquée pour chaque jour, et vivez dans tout le recueillement que votre état peut vous permettre.

ORAISON PRÉPARATOIRE

A RÉCITER AVANT CHAQUE MÉDITATION.

O mon Dieu ! je viens avec confiance me jeter à vos pieds, et vous offrir cette méditation pour votre gloire et pour mon salut.—Envoyez, ô Seigneur, votre Esprit consolateur.... Qu'il m'éclaire par ses lumières divines et qu'il me touche par son onction toute puissante !—Que votre saint nom soit béni et que votre très juste et très adorable volonté soit faite, louée et exaltée en toutes choses ! Par Jésus-Christ notre Seigneur. Ainsi soit-il.

PREMIER JOUR.

Le bienheureux Pierre Claver modèle de détachement des choses terrestres.

1er Prelude. Représentez-vous notre Seigneur Jésus-Christ environné de ses diciples et leur adressant ces paroles: *Que sert à un homme de gagner l'univers, s'il vient à perdre son âme?* (Matth., XVI, 26.)

IIe Prelude. Divin Jésus, que je connaisse de plus en plus la vanité et le néant des biens périssables, et que je renonce pour votre amour à tout ce qui pourrait mettre obstacle à mon salut.

PREMIER POINT.

Le bienheureux Pierre Claver, éclairé des lumières de la foi, a vu qu'il n'était au monde que pour connaître, aimer et servir Dieu; que c'était là non seulement sa première, mais son unique fin, son unique obligation; qu'il appartenait à Dieu bien plus qu'un ouvrage n'appartient à l'ouvrier qui l'a fait.—Ayant tout reçu de Dieu, il en concluait qu'il devait lui consacrer, en retour, son corps et son âme; que, dépandant toujours de Dieu, il devait être toujours à Dieu; qu'il ne pouvait disposer à son gré d'aucun temps, d'aucune époque de sa

vie ; qu'il ne lui était pas même libre de ravir au Seigneur un seul jour, une seule heure : car, se disait-il, Dieu m'a tout donné à condition que je lui rendrais tout, que je rapporterais tout à sa gloire.—Quand la foi ne me découvrirait pas toutes ces vérités, la raison me les rendrait évidentes. Il est donc plus nécessaire que je serve Dieu et que je me sauve en le servant, qu'il n'est nécessaire que le soleil m'éclaire, que le feu m'échauffe, que le pain me nourisse, que l'eau me désaltère. Il pourrait, ce grand Dieu, depouiller ces diverses créatures de leurs propriétés naturelles ; il pourrait ôter au feu sa chaleur, au soleil sa clarté ; mais jamais il n'a pu me dispenser et jamais il ne me dispensera de l'obligation de l'aimer et de le servir. Je pourrais bien, abusant de la liberté qu'il m'a donnée, agir comme si cette obligation n'existait pas ; mais alors que ferais-je, malheureux ? Je frustrerais Dieu, mon créateur, de ses droits sur moi ; j'usurperais ce qui lui appartient ; ma conduite serait un désordre plus choquant aux yeux du souverain Maître que si l'astre du jour refusait d'éclairer la terre, que si le pain se changeait en un aliment pernicieux.—Ce sont, ô mon Dieu, ces principes bien connus et bien médités qui ont été le fondement de la sainteté de votre glorieux serviteur. Vous lui inspirâtes dès l'enfance le désir de vous connaître, de vous aimer et de vous servir ; vous lui apprîtes, comme à votre apôtre, que tous les avantages

temporels ne sont rien, et que la science de votre Fils Jésus-Christ, de sa vie divine et de son saint Evangile est ce qu'il importe par-dessus tout à l'homme de connaître, afin qu'il y conforme sa conduite.

L'université de Barcelone admet Claver aux degrés avec une distinction marquée. On applaudit à son esprit et à sa connassance; on rend les témoignages les plus honorables à sa doctrine et à sa vertu; mais le Bienheureux sait que Jésus-Chris recommande à ses diciples d'aspirer à la véritable gloire par la voie des sacrifices; et l'exemple de ce divin Sauveur, anéanti pour notre amour, fait taire en lui la voix de l'amour-propre. Il fixe ses regards sur la croix de Jésus-Christ, et il n'estime que ce qui pourra le rendre conforme à son divin maître, pauvre et humilié. Alors, à peine âgé de dix-sept ans, il forme le projet de ce renoncement évangélique dont les grandes âmes sont seules capables; il foule aux pieds les richesses et tout ce que le monde lui promet de titres et d'honneurs.

Oh! qu'il y a de grandeur et d'élévation d'âme dans un tel détachement! Car qui ne sait ce qu'ont de séduisant pour un jeune cœur les richesses et les honnenrs? Mais quand on consulte la foi comme fit le bienheureux Claver, quand on en fait la règle de ses jugements, que paraît alors à un chrétien toute la gloire du monde? Un pur néant.—Qu'est-ce que toute la félicité humaine mise dans la balance de

l'éternité ? Une fumée, une vapeur qui s'évanouit promptement.

Règle divine ! tu me serviras désormais à apprécier les choses d'ici-bas. Lorsque le monde cherchera à me faire illusion et à m'attirer à sa suite, je m'écrierai : Que sont toutes les offres du monde en face de l'éternité ?

DEUXIÈME POINT.

Le Seigneur avait fait entendre sa voix à Claver ; ce fut pour lui obéir que ce cœur généreux se détermina à quitter tout pour suivre Dieu, qui l'appelait à l'état religieux. Rien ne fut capable de l'arrêter. Mais comme les sacrifices qu'on fait au Seigneur lui sont d'autant plus agréables que le cœur y a plus de part et qu'il y entre plus de générosité, de quel mérite ne dut pas être à ses yeux le sacrifice de notre Bienheureux ? Quelle joie ne fit-il pas paraître lorsqu'on le reçut dans la Compagnie de Jésus ! A peine fut-il dans la cellule qu'on lui avait préparée qu'il se prosterna pour en baiser le pavé avec le plus profond respect. " Demeure sainte, s'écria-t-il, plus précieuse pour moi que les palais des plus grands rois, faites désormais toutes mes délices."

Si les grands exemples sont capables de faire de fortes impressions, je dois être vivement frappé de celui qui m'est mis devant les yeux. Ce que je viens de considérer doit donc m'animer puissamment à faire au Seigneur les sacrifices

qu'il demande de moi. Sans doute ils sont moins considérables dans leur objet que ceux qu'il exigea du bienheureux Claver; ils ne lui en seront pas moins agréables, si je les fais avec générosité. C'est le sacrifice de cette habitude, le sacrifice de cette affection, le sacrifice de cette vanité, le sacrifice de ce plaisir, le sacrifice, en un mot, detout ce que demandent mes passions contre la loi de Dieu.—O Seigneur ! que ces sacrifices sont justes et raisonnables, puisqu'ils préservent notre âme des plus grands dangers, servent à l'expiation de nos péchés passés et multiplient nos mérites !

Quelle source de tranquillité n'est-ce pas pour un chrétien à l'égard de qui le monde va finir, que d'avoir placé de bonne heure ses affections dans les biens de l'éternité ? Il ne tient qu'à moi de me la procurer cette tranquillité désirable ; il suffit pour cela que je me détache de de ce monde dont la figure passe. Les biens qu'il m'offre sont-ils de nature à contenter une âme faite pour le Ciel ? Non ; s'il est quelque chose ici-bas qui puisse la rassasier pour un temps, il n'est rien qui puisse la rassasier pleinement et lui tenir lieu de l'éternel objet auquel elle se doit. O mon âme ! élevons-nous enfin au-dessus des objets périssables, ne nous attachons qu'à ce qui est éternel, souvenons-nous que le Ciel est notre patrie ; ne retenons des biens présents que l'usage; que notre cœur s'attache uniquement aux biens qui ne passeront jamais !

O bienheureux Pierre ! votre abnégation a été entière ; que n'ai-je le courage d'imiter un détachement si parfait ! l'exemple que vous m'en donnez m'excitera du moins à m'affranchir des affections terrestres qui m'ont empêché jusqu'ici de fixer mes regards vers le Ciel. Aidé de plus par votre puissante intercession, je m'y éleverai souvent en esprit, jusqu'à ce qu'il plaise au Seigneur de m'y faire régner avec vous. Ainsi soit-il.

Pater, Ave.

DEUXIÈME JOUR.

Le bienheureux Pierre Claver modèle de foi vive.

Ier Prelude. Représentez-vous Jésus-Christ instruisant la multitude, écoutez ces paroles qu'il lui adresse : " *Je suis la lumière du monde ; celui qui me suit ne marche pas dans les ténèbres.*" (Jean, VIII, 12.)

IIe Prelude. Seigneur, augmentez en moi la foi, et faites que, croyant fermement toutes les vérités que vous avez révélées, je les honore pour une vie sainte.

PREMIER POINT.

De tous les bienfaits dont la munificence divine nous a gratifiés, le plus précieux, le plus utile, celui qui donne du prix à tous les autres, c'est le don de la foi. Elle est, selon le témoignage des Pères du concile de Trente, *le commencement du salut, le fondement et la racine de notre justification* (Sess. VI, chap. 8). La foi est la première de toutes les vertus chrétiennes, la base de la religion, l'entrée de l'Église, la porte du Ciel. Par elle l'homme, que la prévarication de nos premiers parents a dégradé, devient l'enfant chéri du Père céleste, le sanctuaire de l'Esprit saint, l'ami, le frère, le cohéritier de Jésus-Christ. C'est par

la foi, dit S. Paul, que la grâce du Seigneur établit son empire dans nos âmes, qu'elle y croît, qu'elle s'y fortifie, qu'elle y opère des fruits merveilleux de sanctification et de salut. *C'est par la foi que les Saints ont conquis les royaumes, qu'ils ont accompli les devoirs de la justice et de la vertu, et ont reçu l'effet des promesses éternelles* (Hébr., XI, 33). Voyez comment ils ont triomphé des illusions du siècle, des ruses du démon, des menaces des tyrans; tous se sont sanctifiés, parce qu'ils ont tous vécu de la foi; foi vive, foi agissante, foi pratique, qui leur a valu une couronne immortelle.

Quel riche trésor, ô mon Dieu, nous possédons dans la foi! Ah! si nous connaissions tout le prix de ce don si parfait, à l'exemple du B. Claver, nous aurions un zèle ardent pour le conserver et pour nous rendre dignes d'en être toujours les courageux défenseurs. Cette vertu agit en lui dès les premières années de sa vie; ce fut l'arche qui le sauva, comme un autre Noé, des eaux du déluge, c'est à dire de la corruption du monde, où tant d'âmes périssent malheureusement par leur manque de foi.

Sa foi fut inébranlable comme celle de ce grand patriarche, le père des croyants (Rom., IV, 20), qui, se fiant aux promesses divines plus qu'aux lumières de sa propre raison, espéra contre tout motif humain d'espérance. Son intelligence s'humiliait et se soumettait sans examen au joug sacré de la foi appuyée sur l'infaillibilité de la parole divine.

A son inébranlable fermeté la foi de notre Saint joignait une autre qualité essentielle ; c'était une profonde humilité. Il savait que, si la foi est la base du christianisme, l'humilité est la base de la foi. Il savait qu'il plaît au Père céleste, maître du ciel et de la terre, de cacher ses mystères aux sages et aux prudents du siècle, et de les révéler aux petits (Matth., XI, 25), et que ceux-là sont incapables d'avoir la foi qui recherchent, non la gloire que Dieu distribue, mais celle qui vient des hommes. (Jean, V, 44.)

O mon Dieu, vous qui êtes l'auteur de tout bien, augmentez ma foi : faites qu'elle soit toujours pure, éclairée, humble et inébranlable ; qu'elle ne soit point vaincue par les difficultés et par les obstacles qui m'arrêtent dans la voie du salut. Vous connaissez l'aveuglement de mon esprit et la faiblesse de mon cœur : éclairez mon esprit par les lumières d'une foi vive et pure, et soutenez mon cœur par la force d'une foi courageuse et agissante.

DEUXIÈME POINT.

La foi d'un chrétien se connaît par sa vie et par ses actes. La foi et les œuvres doivent toujours être unies et marcher de concert ; car les œuvres sans la foi sont des œuvres stériles, et *la foi sans les œuvres est une foi morte* (Jac., II, 20). Le chrétien qui est animé des sentiments de la foi use des biens de ce monde, mais il ne

s'y affectionne point d'une manière désordonnée ; il voit les choses présentes, et sans s'y arrêter, il attache son cœur aux biens éternels.

Le juste vit de la Foi, dit l'Apôtre (Rom., I, 17) ; c'est elle qui le fortifie et le soutient dans les sentiers de la justice et de la vertu.—Examinons notre saint modèle. Il tira toujours de la foi la règle, les motifs et la force de ses actions. Semblable à l'arbre qui reçoit de la terre l'aliment nécessaire à sa croissance, le bienheureux Claver puisa dans la foi cette force, cette vigueur de la vertu qui lui fit porter des fruits si admirables de sainteté. Il marcha toute sa vie et fit toutes ses actions à la clarté de ce divin flambeau.

Le juste vit de la foi ; comme le bienheureux Claver, il adore la souveraine majesté de Dieu avec un profond respect, l'aime par-dessus tout, observe ses commandements avec fidélité et accomplit chaque jour sa sainte volonté.

Le juste vit de la foi ; comme le bienheureux Claver, il réfléchit souvent sur les grâces qu'il a reçues et qu'il reçoit à chaque instant de son Dieu ; il se considère comme entouré, comme couvert de ses bienfaits ; il en pénètre son âme d'une vive reconnaissance ; il en loue et bénit sans cesse le Seigneur.

Le juste vit de la foi ; comme le bienheureux Claver, il est continuellement uni à Dieu, il ne considère plus qu'en Dieu tous les événements de la vie. Le temps est pour lui un

trésor qu'il emploie pour acquérir le ciel; son âme contemple Dieu dans les augustes mystères de la religion, dans ses plus terribles et dans ses plus consolantes vérités, dans ses jugements et sa justice, dans ses miséricordes et son amour.

Le juste vit de la foi; comme le bienheureux Claver, il remplit chaque jour les devoirs de son état, en s'abstenant même de l'apparence du mal, en faisant tout le bien dont il est capable; il travaille avec zèle à allumer dans tous les cœurs ce feu de l'amour de Dieu que Jésus-Christ est venu apporter sur la terre.

Le juste vit de la foi; comme le bienheureux Claver, dans ses prières, pendant le saint sacrifice de la messe, les élans de son cœur le portent sans cesse vers Dieu; dans l'adversité, dans les contradictions, il jette les yeux sur Jésus-Christ en croix: alors sa foi lui fait connaître l'utilité, le mérite et le prix des souffrances, et alors non seulement il les supporte avec docilité, mais même avec joie et reconnaissance.—Tout l'enfer réuni ne réussirait pas à me subjuguer, si j'étais animé de cette foi vive; si, à l'imitation du Saint dont je médite les vertus, j'opposais aux attaques du démon une vérité de la foi; par exemple: *Il faut que je meure..... Je puis mourir bientôt et même immédiatement après avoir péché; et il faudra que je paraisse devant mon juge, qui peut tout et qui sait tout.... Tout péché mortel est puni de la peine de l'enfer;.... le Ciel m'est assuré si je ré-*

siste à la tentation et si je demeure fidèle à mon Dieu.—La méditation de ces vérités fortifiait le courage du bienheureux Pierre Claver ; c'est elle qui lui a fait obtenir la grâce de la persévérance.

O mon Dieu ! vous venez de me faire comprendre le mérite et le prix du don ineffable de la foi ; aidez- moi, je vous en supplie, à en recueillir les fruits salutaires. Remplissez-moi de l'esprit de foi, faites que j'en connaisse de plus en plus les inappréciables avantages, et qu'il soit désormais le mobile de toutes mes actions. Vierge Sainte, Marie, ô ma mère ! obtenez-moi un grand accroissement de foi.

Bienheureux Pierre, qui avez toujours eu une foi vive et féconde en bonnes œuvres, obtenez-moi par votre puissante intercession une foi semblable à la vôtre : que je croie avec fermeté tout ce que la sainte Eglise m'enseigne, et que je vive toujours conformément aux règles de l'Évangile.

Pater, Ave.

TROISIÈME JOUR.

Le bienheureux Pierre Claver modèle d'espérance et de confiance en Dieu.

Ier Prelude. Représentez-vous notre Seigneur sur la montagne environné de ses disciples et adressant à la foule ces paroles : *Demandez, et vous recevrez ; cherchez, et vous trouverez ; frappez, et on vous ouvrira.* (Matth. VII. 7.)

IIe Prelude. Daignez, ô mon Jésus, affermir si fortement mon espérance en vous, que jamais les épreuves les plus violentes ne soient capables de l'ébranler.

PREMIER POINT.

Heureux, dit le prophète Jérémie, *celui qui met en Dieu sa confiance, parce qu'il trouvera en lui un protecteur puissant*, (Jérémie, XVIII, 7.) —Nous confions nos procès à un jurisconsulte, nos intérêts à un homme puissant, notre santé et notre vie à un médecin, parce que nous pensons qu'ils peuvent nous assister ; et nous ne nous abandonnerions pas à ce Dieu tout-puissant, à ce Dieu de bonté qui peut et qui veut nous secourir dans tous les temps, dans tous les lieux et dans toutes les circonstances ! Les moyens de nous secourir abondent sous sa main ; il sait même convertir nos plus grands malheurs en instruments de consolation. Il connaît nos besoins, les angoisses de notre cœur ; il connaît nos forces, il sait ce que nous

pouvons supporter et combien de temps nous pouvons soutenir les épreuves qu'il nous envoie. Croyez-vous que ce Dieu, à l'insu de qui il ne tombe pas une feuille d'un arbre, pas un cheveu de votre tête, qui nourrit les oiseaux et qui donne aux fleurs leur parure, croyez-vous qu'il vous oubliera, vous pour qui il a tant fait?—Sans parler de ses bienfaits dans l'ordre temporel, quelle confiance ne doivent pas exciter en nous les inventions de son amour dans l'ordre du salut! il nous a envoyé son divin Fils pour effacer par son sang l'arrêt de mort porté contre l'homme rebelle. Jésus-Christ nous ouvre le Ciel avec sa croix, nous y marque la place qu'il nous y a acquise par sa mort. Mais comme, pendant notre exil dans cette vie, nous avons des combats et des contradictions à essuyer, il établit sa demeure sur la terre, afin d'être plus près de nous pour essuyer nos larmes;....il voile sa Majesté divine, afin que nous allions sans crainte lui exprimer nos besoins; il fait plus, il veut nous donner sa chair à manger, afin de nous unir à lui et de faire passer en nous tous les mérites qu'il nous a acquis par son sang.

Comment mon cœur ne s'ouvrirait-il pas à la confiance en Dieu, à la vue de tant de bonté?—Il s'est fait enfant pour me donner accès auprès de lui, il s'est fait homme pour partager mes misères, il s'est fait esclave pour me mettre en liberté, il meurt pour me rendre la vie, il se communique à moi pour me faire

semblable à lui, afin que je partage un jour son royaume, sa gloire et son bonheur !—Je m'approcherai donc avec confiance, ô mon Dieu, du trône de votre miséricorde ! Le péché a-t-il fait des blessures mortelles à mon âme, j'irai à vous, ô mon bon Jésus ; je mettrai en vous toute ma confiance ; je m'approcherai du tribunal de la pénitence ; je ferai une sainte confession, et mes péchés seront remis ; c'est vous-même, ô bon Jésus, qui m'en donnez l'assurance comme au paralytique qu'on vous présenta : *Mon fils, ayez confiance ; vos péchés vous sont remis.* (Matth. IX, 2.)

Voyez dans l'Evangile comme cet adorable Sauveur recommande la confiance ! *Vous aurez,* dit-il à ses disciples, *de grandes afflictions dans le monde : mais ayez confiance ; j'ai vaincu le monde :* (Jean, XII, 33), et par ma victoire je vous ai mérité les grâces nécessaires pour le vaincre aussi vous-mêmes. *Rassurez-vous,* leur dit-il ailleurs ; *c'est moi, ne craignez point.* (Marc, VI, 50.)—C'est pour inspirer à tous cette confiance qu'il déclare qu'il n'est pas venu appeler les justes, mais les pécheurs ; qu'il nous propose la parabole de l'enfant prodigue, celle du bon pasteur qui abandonne son troupeau pour chercher la brebis égarée, ou de cette femme qui bouleverse toute sa maison jusqu'à ce qu'elle ait retrouvé la drachme qu'elle avait perdue.—Non, rien dont Dieu soit plus jaloux que de notre confiance ;...donnons-la-lui de tout notre cœur.

DEUXIÈME POINT.

Le bienheureux Pierre Claver avait médité ces grandes vérités; aussi Dieu fut-il toujours l'unique objet de son espérance. Semblable à l'enfant qui met toute sa confiance en son père, il ne s'inquiéta jamais des besoins de cette vie; il s'en reposait absolument sur ces paroles consolantes du Seigneur: *Une mère peut-elle oublier son enfant, et n'avoir point compassion du fils qu'elle a porté dans ses entrailles? Mais quand même elle l'oublierait, pour moi je ne vous oublierai jamais. Je vous porte gravé sur ma main* (Is. XLIX, 15). Cette confiance sans bornes que Claver avait en Dieu lui ouvrait les trésors de sa providence: il semble qu'il en dispose à volonté pour secourir les malheureux qui ont sans cesse recours à lui dans tous leurs besoins. Si son repos et sa tranquillité sont troublés par la méchanceté des hommes, il met aussitôt sa confiance en celui qui peut arrêter les vents et les tempêtes de la mer agitée. Est-il calomnié, il jette les yeux sur Jésus-Christ; il voit ce divin Sauveur blasphémé, injurié, condamné à mort; il se rappelle la récompense qu'il a promise à ses fidèles serviteurs calomniés, persécutés à cause de lui. L'espérance que tous ses combats lui vaudront une couronne éternelle le soutient et lui fait remporter la victoire sur ses adversaires, désarmés par sa patience et honteux de leurs calomnies.

Si donc l'espérance vit en nous comme dans le bienheureux Claver, rien ne sera capable de nous ébranler, ni les vents des tentations, ni les tempêtes des afflictions les plus terribles; et *quand même des armées formidables seraient campées contre nous, notre cœur ne craindrait point* (Ps. XXVI, 3).

O mon Dieu! si l'espérance des choses temporelles, quoique incertaine, soutient les négociants dans les périls où les expose le commerce, les soldats dans la fatigue et les dangers de la guerre, les laboureurs dans leurs pénibles travaux; si l'espérance les anime tous à travailler, que ne doit pas faire l'espérance assurée de vous posséder dans le Ciel!

Nous devons cependant avouer, à notre confusion, que l'espérance des biens célestes fait peu d'impression sur nous. Nous nous attachons aux personnes dont nous croyons pouvoir retirer des avantages temporels; et, hélas! nous n'avons que de la froideur pour un Dieu qui nous assure des biens solides et éternels! Dieu nous propose le ciel, et nous n'avons de regards et de désirs que pour la terre; on nous offre une vie immortelle, et nous nous consumons à penser *à des vanités et à des folies pleines de mensonges* (Ps. XXXIX, 6). Peut-être cependant que du milieu de cette dissipation, dans vos malheurs, vous avez tourné quelquefois vos regards vers Dieu; mais c'était avec une certaine défiance: *Or, celui qui est dans la défiance*, dit l'apôtre S. Jacques, *ressemble au*

flot de la mer, qui est agité et emporté ça et là par la violence du vent. Il ne faut donc pas que celui-là s'imagine qu'il obtiendra quelque chose du Seigneur (Jac., 1, 6, 7). Peut-être avez-vous voulu fixer, en quelque sorte, le moment du secours divin, et vous vous plaignez de n'avoir pas été écouté. Le Seigneur a voulu éprouver votre confiance, votre courage et votre constance. Son assistance était peut-être près de vous quand vous l'avez crue très éloignée. Si votre espérance est soutenue, Dieu fera des miracles plutôt que de vous laisser sans secours et sans consolation ; car *sachez que quiconque a espéré dans le Seigneur n'a jamais été confondu* dans son espérance (Ecclés., II, 11). Peut-être aussi Dieu ne vous a-t-il pas secouru parce que vous lui avez lié les mains par une conduite que souillait le péché. Purifiez donc votre cœur, afin que Dieu y prenne la place des créatures qui le tiennent captif, et ce Père de miséricorde répondra à votre confiance en exauçant vos prières. Cherchez avant tout à plaire au Seigneur, et espérez en lui ; et, pour que votre espérance ne soit pas vaine et présomptueuse, animez-la de vos œuvres et soutenez-la par votre correspondance fidèle à ses grâces et à ses divines inspirations.

J'espère en vous, ô mon Dieu, ô Dieu saint, Dieu bon, Dieu puissant ! et c'est en vous seul que j'espère ; hors de vous, sur qui pourrais-je m'appuyer ?—J'espère tout des mérites de Jésus-Christ, votre divin Fils. C'est là le fonde-

ment assuré de ma confiance.—Adorable Sauveur ! quand je pense à tout ce que vous avez fait et souffert pour moi, comment n'espérerais-je pas en vous ? Faites, je vous en supplie, que désormais je mette en vous seul tout mon espoir. Vous aussi, ô Marie, ma Mère et mon espérance après Jésus, obtenez-moi cette ferme confiance dans les mérites de Jésus-Christ, votre Fils, et dans votre puissante intercession.

O bienheureux Pierre, vous qui avez toujours été animé de la plus grande confiance en Dieu, priez pour moi ; faites qu'à votre exemple je me repose entièrement en mon Père céleste pour les besoins de mon corps et de mon âme, et que, dégagé de toute sollicitude, je mène ici-bas une vie semblable à la vôtre, afin de mériter celle qui ne doit jamais finir. Ainsi soit-il.

Pater, Ave.

QUATRIÈME JOUR.

Le bienheureux Pierre Claver modèle de l'amour que nous devons à Dieu.

Ier Prelude. Je contemplerai mon divin Sauveur m'adressant ces paroles : *Vous aimerez le Seigneur votre Dieu de tout votre cœur, de toute votre âme el de toutes vos forces.* (Luc, X, 27.)

IIe Prelude. Soyez, ô mon Dieu ! soyez vous seul l'objet de mon amour pendant cette vie, afin que je n'en sorte que pour vous aimer éternellement.

PREMIER POINT.

La reine des vertus et celle d'où naissent toutes les autres était aussi celle qui avait jeté de plus profondes racines dans le cœur du bienheureux Pierre Claver. Toutes ses entreprises, tous ses travaux, toutes ses peines, toutes ses mortifications partaient du même principe, de son désir extrême d'endurer quelque chose pour Dieu, et de lui marquer par là son amour. Il l'aima depuis le premier instant qu'il eut l'âge de raison jusqu'au moment de sa mort ; il l'aima sans mesure, plus que les richesses, plus que

les plaisirs, plus que les grandeurs de la terre.— Excitons-nous à l'amour de Dieu par les mêmes considérations qui embrasaient le Bienheureux de ce feu céleste.

Nous devons aimer Dieu, parce qu'il est notre souverain Maître. Le premier hommage que nous lui devons, c'est celui de notre amour. Il a sur nous un domaine universel ; il est le maître absolu de nos corps, de nos biens ; n'est-il pas juste qu'il soit le maître de notre cœur ?

Nous devons l'aimer, parce qu'il est notre Dieu, notre premier principe et notre fin dernière. C'est lui qui nous a créés, c'est à lui que nous devons retourner. Cherchons de quelque côté qu'il nous plaira, nous ne trouverons de repos qu'en Dieu. La raison nous dit que, le cœur de l'homme n'étant créé que pour Dieu, lui seul peut faire notre véritable paix. Hors de son Créateur, la créature ne peut trouver que trouble et inquiétude. *O mon Dieu, qui suis-je sans vous*, disait si bien S. Augustin, *sinon mon propre guide vers le précipice ?* (Conf., IV, 1.)

Nous devons aimer Dieu, parce que tout ce qu'il a fait, il l'a fait pour nous : il a établi l'homme roi de la nature, et toutes les créatures nous paient un tribut. L'air entretient notre vie, le feu prépare nos aliments, l'eau nous est d'un secours continuel, la terre fournit les matériaux nécessaires à la construction de nos habitations, elle multiplie la graine que nous lui confions ; parmi les animaux les uns servent à

nous récréer, les autres partagent nos travaux; ceux-ci se dépouillent pour nous vêtir, ceux-là servent à notre nourriture. Qui a fait toutes ces merveilles? C'est Dieu.—Pour qui? Pour nous....pour moi en particulier.

Nous devons l'aimer, parce que, comme il a voulu être tout à nous, il est juste que nous soyons tout à lui. Il a employé toutes sortes de moyens pour gagner nos cœurs; non content d'être notre Créateur, il a voulu être notre Rédempteur; après nous avoir formés de ses mains, il nous a tirés de celles du démon.—*Considérez*, dit le disciple bien aimé, *quel amour le Père nous a témoigné, de vouloir que nous soyons appelés et que nous soyons en effet enfants de Dieu* (I Jean, III, 1). *Il a envoyé son Fils unique dans le monde, afin que nous vivions par lui. Et c'est en cela que consiste* la grandeur de *cet amour, que ce n'est pas nous qui avons aimé Dieu, mais que c'est lui qui nous a aimés le premier, et qui a envoyé son Fils* pour être *la* victime de *propitiation pour nos péchés* (b., IV, 9, 10). Ce Fils adorable, comment nous a-t-il aimés à son tour? *Vous savez*, dit l'Apôtre, *quelle a été la bonté de notre Seigneur Jésus-Christ, qui étant riche s'est rendu pauvre pour l'amour de nous, afin que vous devinssiez riches par sa pauvreté* (II Cor., VIII, 9). *Il s'est anéanti lui-même en prenant la forme et la nature de serviteur, en se rendant semblable aux hommes, et étant reconnu pour homme par tout ce qui a paru de lui au-dehors* (Phil., II, 7). Ah! Jésus s'est fait le compagnon de

notre exil; pour nous rendre notre sort supportable, il a voulu le partager: *se nascens dedit socium*.... Pour nous communiquer la force qui nous est nécessaire, il s'est fait notre aliment dans le sacrement de son amour: *convescens in edulium*.... Voulant satisfaire pour nos péchés et prendre sur lui les châtiments qui nous étaient réservés, il a enduré la mort que nous avions méritée: *se moriens in pretium* .... Il souffre pour nous apprendre à souffrir; et, du haut du Ciel où il règne, il nous encourage par la vue de la couronne et par l'assurance de la récompence: *se regnans dat in præmium* (1).—Mon Sauveur et mon Dieu! que de motifs de vous aimer!.... *Ah*! s'écriait S. Bonaventure, *l'amonr m'environnè de toutes parts, et je ne sais pas encore ce que c'est que l'amour!*—Touché de l'exemple de votre glorieux serviteur, je désire, ô mon Dieu, vous aimer désormais de toute l'étendue de mon cœur, et réparer par l'ardeur de mon amour la perte de tant d'années passées sans vous aimer.

DEUXIÉME POINT.

La vraie manière d'aimer Dieu, disait S. Bernard, *c'est de l'aimer sans mesure.* La raison de cette vérité, c'est que Dieu est infini, et que les preuves qu'il nous a données de son amour sont au-dessus de nos conceptions; il ne faut

(1) P- Gautrelet.

que la vie de Jésus-Christ pour nous en convaincre.—Pour avoir un modèle de cet amour que nous devons à Dieu, jetons les yeux sur le bienheureux Pierre Claver; il aima Dieu de tout son cœur, de toute son âme et de tout son esprit.

Pour aimer Dieu de tout mon cœur je dois, comme ce grand Saint, lui donner toutes mes affections. Il ne m'est pas permis de partager mon cœur entre Dieu et le monde, parce que, mon amour étant dû à Dieu seul, je lui dérobe tout ce que j'en ôte pour le donner aux créatures ; quelque attrait qu'elles aient pour moi, je ne peux les aimer qu'en Dieu et pour Dieu.

Je dois aimer Dieu de toute mon âme ; Dieu a voulu me demander tous les mouvements et toutes les actions de ma vie en me demandant l'amour de l'âme, qui en est le principe. Il veut que tout ce que je fais soit pour sa gloire ; en sorte que, par un précepte aussi étendu, il n'a voulu laisser en moi aucune partie qui ne fût remplie de l'amour divin. Telle fut la belle âme du bienheureux Claver, toujours fixée en Dieu, brûlant du désir de sortir de la prison de son corps pour lui être réunie. Quelle attention à lui rapporter ses actions, même les plus communes et les plus ordinaires ! Tous les mouvements de son âme, tous les sentiments de son cœur sont uniquement l'effet de son amour pour Dieu.

Je dois l'aimer de tout mon esprit ; c'est-à-dire qu'il doit être le grand objet de mes pen-

sées ; je dois le préférer à tout, l'aimer par-dessus toutes choses, plus que mes parents, plus que mes biens, plus que mes amis, plus que moi-même ; en sorte que je sois dans la disposition de tout perdre plutôt que de l'offenser. Si je ne l'ai jamais aimé de cette manière, je lui en témoigne aujourd'hui mon repentir, en m'écriant dans le regret de l'avoir si peu aimé jusqu'à présent : O Beauté toujours ancienne et toujours nouvelle ! que j'ai tardé à vous connaître, que j'ai tardé à vous consacrer mes affections !.... Mais si j'ai été assez malheureux pour vivre tant d'années sans vous aimer, faites qu'il n'y ait pas un instant de ma vie qui ne soit désormais consacré à votre amour. Allumez dans mon cœur ces flammes ardentes de votre charité qui ont détruit dans le bienheureux Claver l'amour du monde, échauffé son âme, éclairé son esprit ; qui l'ont purifié sur la terre, et qui font sa gloire dans l'éternité. —O Marie, mère du divin amour, mon avocate et mon refuge, vous qui êtes la créature la plus aimable, la plus aimée et la plus aimante de Dieu, et qui ne désirez que de le voir aimé de tout le monde, ah ! par l'amour que vous portez à Jésus-Christ, votre fils, priez pour moi, et obtenez-moi la grâce de l'aimer toujours de tout mon cœur. (S. Alph. Lig.)

Que n'ai-je, ô bienheureux Pierre, un cœur aussi pur, aussi brûlant que le vôtre de l'amour de son Dieu ! A qui puis-je mieux m'adresser pour changer mon cœur qu'à vous, qui avez

imité sur la terre cette charité vive et ardente qui anime les esprits bienheureux dans le Ciel ? J'ose donc vous le présenter ce cœur froid et insensible ; daignez m'obtenir quelque étincelle du feu divin dont vous avez reçu toutes les ardeurs et que vous auriez voulu pouvoir allumer dans toutes les âmes. Obtenez-moi la grâce de vivre et de mourir dans l'amour de mon Dieu. C'est la plus grande faveur que je puisse jamais attendre de votre puissante protection. Ainsi soit-il.

Pater, Ave.

CINQUIÈME JOUR.

Le bienheureux Pierre Claver modèle de charité envers le prochain.

Ier PRELUDE. Considérons notre divin Sauveur entouré d'une foule nombreuse de pauvres, de malades et d'infirmes, qui le suivent pour entendre sa sainte parole ou obtenir de lui quelque grâce.

IIe PRELUDE. Divin Jésus, remplissez-moi de votre Esprit, qui est tout amour, afin que, pratiquant la charité selon vos préceptes, je mérite de recevoir les récompenses que vous promettez à ceux qui suivent vos commandements.

PREMIER POINT.

Le commandement qui nous oblige d'aimer le prochain est semblable à celui qui prescrit d'aimer le Seigneur notre Dieu. Il est divin, absolu, universel, perpétuel et indispensable, comme le premier. L'amour de Dieu et l'amour du prochain sont si intimement liés qu'ils ne peuvent exister l'un sans l'autre, parce qu'on ne peut aimer Dieu sans aimer le prochain.

Notre divin maître nous ordonne d'aimer notre prochain comme nous-mêmes, parce qu'il veut que tous les chrétiens n'aient qu'un cœur et qu'une âme, que tous se supportent, s'excu-

sent mutuellement, qu'ils se consolent et s'assistent, qu'ils s'édifient et se portent à la vertu. *Le commandement que je vous donne*, dit-il, *est de vous aimer les uns les autres comme je vous ai aimés*. (Jean, XV, 12.)—Pour nous faire chérir cette vertu et nous encourager à la pratiquer, Jésus-Christ nous dit qu'il regardera comme fait à lui-même tout ce que nous ferons en faveur du moindre des siens. Il prend l'engagement de pardonner toutes nos offenses, tous nos crimes, si nous pardonnons nous-mêmes à nos frères; de placer à sa droite, au jour du jugement, ceux qui auront pratiqué la charité, et de publier, en présence de l'univers assemblé, les moindres services rendus au prochain.

Que d'avantages, ô mon divin Sauveur, sont donc renfermés dans l'accomplissement du précepte de nous aimer, de nous chérir, de nous supporter les uns les autres! Avec quel soin vous nous persuadez la pratique de ce commandement par vos discours, par vos exemples, par vos promesses! Faites-nous la grâce d'imiter le bienheureux Pierre Claver, qui a été un fidèle et généreux observateur de ce commandement.

DEUXIÈME POINT.

Soulager les malheureux, réconcilier les cœurs divisés, enseigner la voie du salut à ceux qui l'ignorent ou s'en écartent, c'est à quoi l'on reconnaît une charité également active et gé-

néreuse.—Telle fut la charité qui anima toujours le bienheureux Claver. Se présentait-il à ses yeux quelque spectacle de misère, il en était aussitôt attendri, et s'empressait de secourir ceux qui le lui offraient. Quels ne furent pas ses soins à l'égard des pauvres Nègres, dont il voulut par un acte solennel se déclarer *l'esclave pour toujours !* Qui pourra assez admirer la charité qu'il fit éclater à l'égard de ces malheureux lépreux que leur triste état séparait de la société ? Il les visitait souvent ; il les consolait et leur prodiguait les secours les plus abondants. Son zèle l'entraînait dans les cachots les plus profonds et les plus abandonnés. A force d'attentions et de bons traitements, il gagna la confiance et l'affection des prisonniers les plus durs et les plus féroces ; il les excita à la patience et au repentir de leurs crimes. —Oh ! le digne pasteur que celui qui se sacrifie si généreusement pour son troupeau, pour les membres de Jésus-Christ ?

Comparons-nous à ce grand modèle, et rougissons de notre indifférence pour les pauvres. L'indigence croît, et notre luxe augmente ; la misère se fait sentir de plus en plus, et nos aumônes diminuent. Chacun ne pense qu'à soi, n'accumule que pour soi. Hélas ! nous oublions que nous tenons nos biens de Dieu, le Père commun de tous les hommes, et que nous lui en devons une redevance qu'il nous ordonne de payer aux pauvres.

La charité chrétienne nous fait encore un

devoir de travailler à rétablir la paix dans les familles, à réconcilier les ennemis. C'était là une œuvre à laquelle le Bienheureux s'appliquait avec soin.—Ai-je agi ainsi ? N'ai-je pas au contraire envenimé des haines en révélant les torts de mon prochain, tandis qu'à l'exemple du Saint dont je médite les vertus, j'aurais dû les couvrir d'un voile officieux ou y opposer les bonnes qualités que j'avais remarquées en lui.—La médisance n'a-t-elle pas été quelquefois l'âme de mes entretiens sur le prochain ? Ai-je supporté sans humeur ses défauts ? Ne l'ai-je pas au contraire mortifié ? Ah je me suis laissé aller souvent à l'humeur, j'ai usé de paroles brusques et peu mesurées, j'ai éclaté en reproches amers, j'ai eu recours aux traits mordants, et je lui ai témoigné de la froideur et de l'éloignement.

Mon Dieu ! si vous me traitiez comme j'ai traité mes frères, que n'aurais-je pas à craindre de votre justice ? Ah ! c'est vous-même que j'ai refusé de secourir dans la personne des pauvres ;.... c'est vous-même que j'ai offensé par mes médisances ;.... c'est à votre égard que j'ai manqué de douceur et de modération, en parlant avec aigreur à mon prochain. Pardonnez-moi, Seigneur ; je désavoue ma conduite passée. Loin de mon cœur tout sentiment que réprouve la charité ! Je me comporterai désormais à l'égard du prochain de telle sorte qu'on puisse, ô Dieu de charité, me reconnaître pour votre vrai disciple.

TROISIÈME POINT.

Quelles merveilles ne produit point une charité industrieuse qui ne cherche que le bien ! Le zèle fut toujours inséparable de la charité du bienheureux Claver.—Un de ses exercices habituels fut d'enseigner les principes de la foi aux malheureux à qui il portait les aumônes qu'il avait recueillies dans les places publiques. Animé de l'esprit qui fait les apôtres, il parlait avec tant d'onction de Dieu et des choses saintes à tous ceux avec lesquels il agissait, qu'outre la multitude innombrable d'âmes qu'il arracha aux ténèbres de l'ignorance et de l'erreur, il gagna à Jésus-Christ un grand nombre de jeunes gens et de personnes de distinction qui embrassèrent une vie parfaite.—Quel bien le Saint ne fit-il pas parmi ses frères, par ses exemples et ses discours édifiants !.... A combien d'entre eux ne communiqua-t-il pas la ferveur dont il était lui-même animé !

Quelle conformité ai-je avec ce beau modèle de charité chrétienne ? J'aurais pu souvent donner un avis salutaire, mêler à la conversation des traits édifiants, faire l'office d'ange consolateur à l'égard de quelque âme affligée, adoucir la misère du pauvre, soulager les infirmes, soit par moi-même, soit en sollicitant des secours étrangers. Ainsi j'aurais amassé un trésor de mérites pour l'éternité ; ainsi je me serais fait de puissants patrons qui m'eussent ouvert l'entrée des divins tabernacles.

Vous donc qui me fournissez un si admirable modèle de charité, ô bienheureux Pierre, venez, venez à mon secours ; secondez la résolution que je prends aujourd'hui de marcher autant que je le pourrai sur vos traces. Exercez encore à mon égard une vertu qui vous fut si chère ; je sollicite en ce moment un trait de votre charité ! Vous reposez dans le sein de celui dont elle émane ; faites-en descendre, par votre intercession, quelque vive étincelle dans mon cœur, qui m'anime et me rende plein de zèle pour le bonheur et le salut du prochain.

Pater Ave.

SIXIÈME JOUR.

Le bienheureux Pierre Claver modèle d'humilité.

Ier Prelude. Représentons-nous Jésus-Christ nous découvrant son divin cœur et nous invitant à venir apprendre de ce cœur adorable la douceur et l'humilité.

IIe Prelude. Cœur adorable de Jésus, pénétrez-moi de votre esprit, rendez-moi doux et humble, faites que je m'abaisse pour l'amour de vous.

PREMIER JOUR.

" La première leçon que notre divin législa-
" teur a voulu donner aux hommes, dit Saint
" Chrysostome, est celle de l'humilité ; c'est
" par là qu'il ouvre son code de salut : *Bienheu-*
" *reux les pauvres d'esprit.* L'Architecte qui se
" propose d'élever un grand et magnifique bâ-
" timent commence par jeter les fondements
" en proportion de la grandeur de l'édifice ;
" voilà ce que fait Jésus-Christ. A l'édifice
" de cette philosophie sublime qu'il allait in-
" troduire sur la terre il donne pour base l'hu-
" milité, sachant bien que, du moment où elle
" serait solidement assise dans les cœurs, toutes
" les autres vertus viendraient s'y ranger à la
" suite. Vainement on possèderait tout le

" reste ; sans l'humilité vous n'avez fait que " bâtir sur le sable, et tout votre travail est " sans profit. (Hom. 45 in Gen.)" Le bienheureux Pierre Claver avait bien compris cette vérité ; de là l'éloignement qu'il montra toute sa vie pour ce qui tend à fomenter en nous le vice de l'orgueil. Affable à l'égard de tout le monde, jamais il ne se prévalut des droits attachés à sa naissance ; ennemi du faste et de l'éclat, il voulut s'ensevelir dans l'obscurité pour éviter les honneurs qui s'attachaient à son mérite. Il redoutait surtout le poison des louanges, quelques sincères qu'elles fussent ; les éloges qu'on lui donnait, il les repoussait comme indignes de l'homme qui n'est que corruption et mensonge, comme indignes d'un chrétien qui ne voit rien de grand, d'admirable que Dieu et ses perfections infinies.

C'est vous, Seigneur, qui inspirâtes à votre fidèle Serviteur ce saint éloignement pour tout ce qui peut flatter l'orgueil et l'amour-propre. Tel est l'esprit de votre Evangile. Mais que je m'y suis peu conformé jusqu'à présent ! Conduit souvent par l'esprit du monde, j'ai livré mon cœur aux désirs de l'ambition, j'ai poursuivi un vain fantôme de gloire ; bien différent du bienheureux Claver, je n'ai pris conseil que de ma vanité... Que de fois l'envie de paraître et de me faire remarquer n'a-t-elle pas été le mobile de mes actions !... Je me suis glorifié de mille frivoles avantages que vante un monde aveugle ; la louange et la flatterie

ont fait couler leur poison dans mon âme, et j'en ai savouré la funeste douceur.

O mon Dieu, ne permettez pas que je me laisse plus longtemps fasciner par l'enchantement du monde; dissipez par votre lumière le charme qui m'a séduit, et qu'entièrement détrompé de la fausse gloire du siècle je ne cherche point d'autre honneur que celui qu'il y a à vous servir, à vous louer et à vous aimer!

DEUXIÈME POINT.

Bienheureux les pauvres d'esprit, parce que le royaume du Ciel est à eux. (Matth., V, 3.)—Quels sont les pauvres d'esprit? Ceux, dit S. Chrysostome, qui sont humbles et contrits de cœur.—On peut être humble par la bassesse de son état, par nécessité, non par le choix. Ce n'est point là la vertu dont parle Jésus-Christ. L'humilité vraie, celle dont il fait ici l'éloge, c'est celle qui provient d'un cœur pénétré de la crainte de Dieu, qui s'abaisse dans ses pensées et dans ses affections, se reconnaissant dans une indigence totale; d'où vient que ce divin Maître dit: *Heureux* non pas seulement les humbles, mais *les pauvres d'esprit!* dans le même sens que les paroles du prophète: *Sur qui jetterais-je les yeux, sinon sur le pauvre contrit et humilié?* Telle fut l'humilité du bienheureux Claver. Son amour pour cette céleste vertu lui fit choisir la Compagnie de Jésus, dans l'espoir qu'elle le déroberait aux flatteries

des hommes et le mettrait à l'abri des honneurs et des dignités. Quelle fut sa joie lorsqu'après avoir dit un éternel adieu à toutes les grandeurs du siècle il eut pris pour son partage l'humilité de la croix ! il ne se vit pas plus tôt reçu dans la compagnie qu'il se fit un point capital de marcher sur les traces d'un Dieu *humilié et anéanti sous la forme d'esclave.* Il supplie, mais en vain, les supérieurs de le recevoir en qualité de simple frère coadjuteur. Il se porte avec plus d'ardeur aux observances pour lesquelles l'amour-propre a plus d'horreur et d'éloignement. Le choix des vêtements les plus pauvres, les pratiques les plus humiliantes, la soumission et la simplicité d'un enfant, voilà les exemples qu'il donne en entrant en religion. —Distingué par les plus belles qualités de l'esprit et du cœur, doué des talents nécessaires pour remplir les charges les plus importantes de son ordre, il sollicita toujours la faveur de demeurer auprès des Nègres, des pauvres et des malades. Malgré ses nombreuses occupations, il était toujours prêt à rendre service à tout le monde ; et se considérant comme le plus oisif et le plus méprisable de la maison, il se chargeait avec bonheur de tout ce qu'il y avait de plus bas et de plus pénible. Tout ce qu'il voyait lui servait à se confondre lui-même. A la vue du ciel et des étoiles, *Eh quoi !* s'écriait-il *tant et de si nobles créatures font la volonté de Dieu sans résistance, et un ver de terre comme moi y résiste sans cesse.* S'il jetait les yeux

sur une campagne émaillée de fleurs, *Ah! terre stérile*, se disait-il à lui-même, *après avoir reçu si souvent la rosée céleste, tu ne produis encore que des ronces et des épines.* Voyait-il une mare d'eau fangeuse, *Ainsi*, disait-il en gémissant, *l'eau pure de la grâce s'est corrompue dans mon cœur impur.* Pénétré de ces sentiments, le Saint écrivit une maxime qui à son insu traçait son propre portrait. La voici telle qu'elle se trouve dans ses écrits: " L'homme qui est vraiment humble désire le mépris, et sans chercher à paraître digne d'être humilié. Il s'assujettit à tous, il obéit à tous, et il ne reprend personne. Il souhaite que tous le méprisent et le maltraitent, et que ce ceux qui le font souffrir soient persuadés qu'il souffre non parcequ'il est humble, mais parcequ'il est en effet très méprisable."

Mon Dieu, que les Saints ont des sentiments bien différents de ceux des hommes vulgaires! ceux-ci ne recherchent rien tant que les distinctions: ceux-là au contraire se dérobent aux honneurs et aux applaudissements, pour vivre dans l'oubli et le mépris.—C'est que les uns se conduisant par les sens, font de la gloire du monde une idole qu'ils encensent en aveugles, et que les autres, consultant leur foi, découvrent une grandeur solide jusque dans le plus profond abaissement.

Ce n'est que par l'humilité que nous arriverons à la gloire du Ciel. Ecoutons Jésus-Christ: *Si vous ne devenez comme les petits enfants, vous*

n'entrerez point dans le royaume des Cieux (Matth., XVIII, 3). *Celui qui s'humilie sera élevé* (Luc, XIV, 11). *Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur* (Matth., XI, 29). *Le fils de l'homme n'est pas venu sur la terre pour se faire servir, mais pour servir les autres* (Matth., XX, 28). O adorable Jésus, je vous prie par les mérites de votre sainte humilité, qui vous fit supporter tant d'affronts et d'ignominies, de me délivrer de l'orgueil et de me donner une partie de votre humilité. Je sais que c'est une vertu qui ne s'acquiert pas sans de grands efforts ; mais votre grâce, ô mon Dieu, peut forcer tous les obstacles.

Donnez-moi cette grâce, je vous en supplie, et faites qu'à l'exemple du bienheureux Pierre Claver je ne laisse passer aucun jour sans pratiquer quelque acte d'humilité. S'il arrive qu'on me dise quelque chose de mortifiant, qu'on donne aux autres la préférence sur moi, qu'on me témoigne de l'indifférence et du mépris, qu'on me blâme et qu'on me reprenne, qu'on médise de moi, qu'on me calomnie, je vous l'offrirai, Seigneur, je mettrai tout au pied de votre croix, où je veux sans cesse faire profession de mon néant. Ayez pitié de moi, ô bon Jésus ; je ne puis rien par moi-même, je le sais ; mais j'espère tout de vous, par l'entremise de Marie, ma mère et ma souveraine.

Ah ! grand Saint, qui vous félicitez aujourd'hui d'avoir imité les abaissements de Jésus-Christ, et qui jouissez de la gloire assurée aux

humbles de cœur, ne rejetez pas la prière que je vous fais. Obtenez-moi la grâce de devenir l'imitateur de votre humilité en cette vie, afin que je mérite d'être associé un jour à votre gloire en l'autre. Ainsi soit-il.

Pater, Ave.

SEPTIÈME JOUR.

Le bienheureux Pierre Claver modèle de pénitence et de mortification.

Ier PRELUDE. Représentons-nous la montagne du Calvaire ; voyons notre divin Maître qui nous y précède chargé de sa croix, et nous invite à le suivre.

IIe PRELUDE. Faites, ô mon Dieu ! que je connaisse la nécessité de pratiquer la pénitence, que j'en prenne les sentiments et que j'en accomplisse les œuvres.

PREMIER POINT.

Les saintes Ecritures nous prêchent la pénitence du corps avec celle du cœur ; chaque page annonce cette vérité et impose cette obligation au chrétien. *Si quelqu'un veut venir après moi*, dit Jésus-Christ, *qu'il renonce à soi-même, qu'il prenne sa croix tous les jours et qu'il me suive* (Luc, IX, 23). *Et quiconque ne porte pas sa croix et ne me suit pas ne peut être mon disciple* (Ib., XIV, 27). *Le royaume des cieux souffre violence, et les violents le ravissent* (Matth., XI, 12). *Non je ne suis pas venu apporter la paix, mais le glaive* (Matth., X, 34). En sorte que l'Evangile nous met à tous, pour ainsi dire, le glaive à la main, pour nous armer contre nous et nous faire à nous-mêmes une guerre continuelle. *Tous ceux*, dit S. Paul, *qui appartiennent à Jésus-Christ ont crucifié leur ohair avec ses passions et ses désirs déréglés* (Gal., V. 24). Ce n'est donc pas seulement le cœur qui doit être crucifié, mais encore la chair, cette

chair criminelle, toujours rebelle à l'esprit, toujours excitant une guerre intestine entre l'esprit et le corps. *Je châtie mon corps*, dit le même Apôtre, *et je le réduis en servitude, de peur qu'après avoir prêché aux autres je ne sois moi-même réprouvé.* (I Cor., IX, 27.)

Formé à cette école de mortification et de pénitence, ainsi pensa, ainsi agit toujours le bienheureux Pierre Claver; toute sa vie fut une espèce de prodige en ce genre, ou plutôt elle ne fut qu'un long et continuel martyre.—Doux, indulgent et tendre pour tous les autres, il était, pour ainsi dire, l'ennemi implacable de lui-même.

Pour réduire son corps en servitude et l'immoler sans cesse comme une victime à la gloire de son Dieu, il embrassa les austérités les plus effrayantes. Il mortifia ses sens avec une rigueur si extraordinaire qu'on eût dit qu'il en était presque absolument privé. L'odeur des hôpitaux et des cachots lui tenait lieu des parfums les plus exquis; et, pour bien juger de sa mortification en ce point, rappelons-nous son assiduité pendant quarante-deux ans dans les cases infectes des Nègres, auprès des malades et des lépreux couverts des ulcères les plus horribles.—En comparant l'excès de ses travaux avec le peu de nourriture qu'il prenait, on conçoit à peine comment le Bienheureux pouvait se soutenir sans miracles. Un jeûne presque continuel, un cilice affreux qui lui déchire le corps, ses larmes qui baignait la terre,

et souvent son sang qui coule sous les instruments de pénitence ; deux heures de repos pris sur quelques ais, voilà le tableau de la vie du saint Apôtre de Carthagène jusqu'à l'heure de sa mort !

De quoi dois-je m'étonner ici davantage, ou de la vie pénitente et austère du bieuheureux Pierre Claver, ou de mon immortification et de l'excessive indulgence que j'ai pour moi-même ?.... Le disciple fidèle de Jésus-Christ déclara une guerre continuelle à ses sens. Il traita toujours son corps avec la plus grande rigueur, quoiqu'il ne se fût jamais écarté des voies de l'innocence ; et moi, tout pécheur que je suis, je ne me mortifie en rien,.... je recherche en tout mes aises et mes commodités ;.... j'ignore dans la pratique ce que c'est que motification des sens et crucifiement de la chair !

Et quoi ! le Dieu juste, qui ne fait acception de personne, aurait-il permis aux gens du monde d'être moins pénitents parcequ'ils ont plus d'occasions de pécher et plus l'habitude de le faire ? Ah ! cessons de nous abuser ; nous ne pouvons appartenir à Jésus-Christ qu'autant que nous crucifierons notre chair avec ses vices et ses convoitises. Armons-nous donc du glaive de la mortification pour réprimer la sensualité et retrancher tout ce qui serait capable d'entretenir la révolte des sens ; prenons en esprit de pénitence les maux inséparables de la condition humaine, ainsi que les croix particuliè-

res que le Ciel nous enverra. J'y suis résolu, ô mon Dieu ! ne permettez pas que je perde jamais de vue cette résolution.

DEUXIÈME POINT.

A la plus austère mortification des sens le Bienheureux joignit toujours la mortification des passions. Il savait que celle-ci est bien plus indispensable que la première : c'est pourquoi il s'appliqua de bonne heure à dompter les penchants vicieux de la nature.

Quand me déterminerai-je à me faire cette violence qui emporte le Ciel, cette circoncision du cœur dont l'Evangile fait une obligation étroite à tout chrétien ? Je puis bien être dispensé, pour de justes raisons, des œuvres de la pénitence les plus pénibles ; l'exemption de la loi du jeûne et de l'abstinence peut m'être accordée si la faiblesse de mon tempérament ou le dérangement de ma santé ne me permettent pas d'en supporter la rigueur ; mais rien ne peut me dispenser de la mortification des passions. Je serai toujours inexcusable de ne point mettre de frein à ma langue ; d'être impétueux dans mes désirs, opiniâtre dans mes sentiments, impatient dans mes maux, colère, envieux et vindicatif.

Il faut donc me résoudre à pratiquer cette mortification, pour laquelle j'ai eu jusqu'à ce jour tant d'éloignement. O mon Dieu ! je sens déjà ce qu'il m'en coûtera ; mais je sais que la

vertu et la sainteté ne s'acquièrent par sans efforts; que la vie du chrétien doit être un combat continuel, et que je ne parviendrai à la paix solide du cœur qu'en contrariant mes désirs, qu'en mortifiant mes passions. Eh bien! quoi qu'il doive m'en coûter, j'en prends aujourd'hui la résolution. Appuyé sur le secours de votre grâce, ô Seigneur! j'éloignerai désormais de mon esprit toutes ces pensées d'immortification dont je me suis si souvent entretenu: aussitôt qu'il s'élevera en moi quelque sentiment d'animosité, de vaine gloire, d'humeur ou d'envie, je le combattrai, en y opposant tantôt un sentiment contraire, tantôt un acte extérieur de la vertu qui doit en être le remède.

O Jésus! ô Marie, ma tendre mère! disposez de moi, de ma volonté, de mes désirs, de tout mon être; bénissez mes résolutions, et ne vous lassez point de m'enseigner ce que je dois pratiquer pour vous plaire.

Je m'adresse aussi à vous, ô bienheureux Pierre, mon puissant protecteur, pour être aidé dans le combat que j'entreprends; je m'y sens déjà animé par votre exemple, mais j'ai tout à craindre de ma faiblesse. Me confiant toutefois en vos mérites et en votre puissante intercession, j'ose espérer que ce ne sera pas sans fruit que je me serai occupé dans cet exercice de votre pénitence et de votre mortification. Ainsi soit-il.

Pater, Ave.

HUITIÈME JOUR.

Le bienheureux Pierre Clavver modèle de prière et de raison.

Ier Prelude. Représentons-nous Jésus-Christ nous découvrant son divin cœur et nous invitant à venir y puiser toutes les grâces qui nous sont nécessaires, pour nous et pour le prochain.

IIe Prelude. Donnez-moi, Seigneur, l'esprit d'oraison et de prière, afin que je devienne tout puissant sur votre divin cœur, par la vivacité de ma foi et par l'ardenr de mes saints désirs.

PREMIER POINT.

Le commandement que le Sauveur nous donne lorsqu'il nous avertit de *prier toujours*, de *ne point nous relâcher dans notre prière* (Luc, XVIII, 1), est pour nous le commandement le plus salutaire, puisque, contre un ennemi qui ne nous laisse point de relâche, il faut aussi un secours sans interruption. Mais voici dans quel sens il faut prendre ces paroles : c'est qu'il n'y a rien dans un chrétien qui ne puisse, s'il veut, lui tenir lieu de prière. Le chrétien prie dans son travail, quand il l'offre à Dieu et qu'il élève de temps en temps son cœur vers lui. il

prie dans ses souffrances, quand il les endure avec patience et qu'il a soin de les unir a celles de Jésus-Christ. Il prie dans ses distractions même, quand il les combat, puisqu'au sentiment de S. Augustin la douleur de ne pas bien prier est une excellente prière.

O prière continuelle si connue des Saints! *priez partout,* disait S. Chrysostome; *soyez-y avec Dieu, vous n'avez pas besoin de vous transporter ailleurs; vous portez partout votre autel, ne cessez point d'y sacrifier.* (1)

Telle fut la pratique du bienheureux Pierre, Claver; on peut dire que sa vie ne fut qu'une longue prière. Il ne se contenta jamais de rendre chaque jour à Dieu un tribut réglé d'hommages, au milieu de ses occupations si variées et si nombreuses; son cœur conversait avec Dieu dans la prière.—Habituellement il ne donnait que deux ou trois heures au sommeil, et passait le reste de la nuit dans la contemplation des choses saintes. Continuellement en la sainte présence de Dieu, il entendait sa voix et lui répondait par celle de ses affections. Ses plus délicieux moments étaient ceux où, se dérobant aux regards des hommes, il se trouvait seul avec Dieu, et répandait librement son cœur en sa présence. La prière et la méditation, tel fut le grand secret de toutes ses lumières. C'est dans ce saint exercice qu'il enrichissait son âme des trésors du Saint-

(1) S. Chrys., de Orat.

Esprit, et qu'il se préparait à devenir l'instrument de la Providence pour les grandes choses qu'elle voulait opérer par son ministère.

Que je suis éloigné de cette perfection ! Quand je rapproche de cet esprit de prière et de recueillement ma dissipation habituelle, l'oubli de Dieu dans lequel je vis, n'ai-je pas bien lieu de me confondre et de m'humilier ? Je ne dois plus être surpris si je suis si languissant au service de Dieu, et si j'y ai fait jusqu'ici si peu de progrès.—Celui qui ne prie point ou qui prie sans attention, ce que je n'ai que trop à me reprocher, peut-il avoir le goût de la prière ? O adorable Jésus, daignez m'inspirer ce goût de la prière, et faites-m'en comprendre les merveilleux effets !

DEUXIÈME POINT.

Pour nous encourager à acquérir l'esprit de prière, considérons que ce saint exercice est la source de toutes les grâces. C'est par la prière que nous faisons monter nos gémissements et nos soupirs vers le trône de Dieu, et que nous attirons sur nous les plus riches bénédictions. C'est par la prière bien faite que notre esprit est éclairé des lumières du Ciel, que nous apprenons à connaître Dieu, que nous nous fortifions de jour en jour dans la foi, que notre cœur est pacifié, qu'il se détache des créatures pour se porter vers Dieu et s'embraser de son amour. *La prière,* dit S. Chrysos-

tome, *est un trésor inépuisable, la mère et la source de tous les biens.*

Les saintes Ecritures sont pleines d'exemples qui confirment ces heureux effets de la prière. Elie ouvre et ferme le Ciel par sa prière. Josué prie ; le Seigneur obéit à sa voix, et le soleil s'arrête au milieu de sa course. Moïse prie, et sa prière retient la colère du Seigner : la prière de ce grand Saint avait tant de pouvoir sur le cœur de Dieu qu'elle semblait enchaîner sa puissance au point qu'il paraissait se plaindre de ce qu'elle désarmait son bras vengeur. *Ne m'empêchez pas par votre prière*, dit-il, *de faire éclater ma fureur contre un peuple ingrat, qui m'oublie en usant de mes bienfaits.* (Exod., XXXII, 10.) Les apôtres prient, et le Saint-Esprit descend sur eux avec la plénitude de ses dons. Le bienheureux Pierre Claver aussi prie, et une ville entière change de mœurs ; il prie, et sa prière arrache à l'idolâtrie plus de trois cent cinquante mille âmes ; il prie, et sa prière, comme celle d'Elisée, multiplie les provisions d'un peuple malheureux ; il prie, et sa prière guérit les malades et ressuscite les morts.

Il est de foi que nous serons nous-mêmes exaucés si nos prières sont bien faites. C'est Jésus-Christ lui-même qui nous en donne l'assurance : *En vérité, je vous le dis, tout ce que vous demanderez à mon Père en mon nom, il vous l'accordera.* (Jean, XVI, 23.)

Le désir qu'il a de nous exaucer est si grand qu'il va jusqu'à se plaindre de ce que nous ne

demandons pas assez. *Jusqu'ici vous n'avez rien demandé en mon nom. Demandez, et vous recevrez, afin que votre joie soit parfaite.* (Ib., 24.)

Seigneur mon Dieu, je vous demande la grâce de bien prier: que la prière soit ma force et ma consolation; qu'elle soit l'aliment de ma piété, la douceur de mes jours, le lien de mon union avec vous! Je m'adresse à vous, ô grand serviteur de Dieu, qui m'êtes proposé pour modèle! obtenez-moi du Seigneur ce don ineffable de la prière, sans lequel je ne puis rien pour mon salut, et faites que ressentant déjà le pouvoir de votre exemple, je ressente aussi celui de votre intercession. Ainsi soit-il.

Pater, Ave.

NEUVIÈME JOUR.

Le bienheureux Pierre Claver modèle de dévotion envers notre Seigneur Jésus-Christ.

Ier PRELUDE. Représentez-vous le divin Sauveur vous montrant son cœur d'où s'échappent les flammes de l'amour. Ecoutez ses paroles : *Je suis venu apporter le feu sur la terre, et que désiré-je, sinon qu'elle en soit embrasée ?* (Luc, XII. 49.)

IIe PRELUDE. Divin cœur de Jésus, qui nous avez tant aimés, faites que nous vous aimions toujours davantage !

PREMIER POINT.

Le cœur du bienheureux Pierre Claver avait reçu quelque étincelle de ce feu divin que le Sauveur est venu répandre sur la terre ; et qui pourrait dire quel incendie s'y était allumé ? Jésus crucifié fut son maître ; toujours il se glorifia de ne savoir que Jésus, et Jésus crucifié. La passion de l'Homme-Dieu avait tellement rempli son âme de sentiments de reconnaissance et d'amour que, soit qu'il la méditât, soit que l'image de Jésus crucifié se présentât à ses yeux, soit qu'il entendit parler des souffrances de son Sauveur, il ne pouvait retenir ses soupirs, ses larmes et ses sanglots.— Elle faisait le sujet ordinaire de ses méditation ; il tenait alors en main quelques petites images qui lui représentaient le mystère qu'il

méditait. On les trouva après sa mort, mais presque effacées par ses baisers et par ses larmes. Tous les vendredis, le Saint sortait la nuit de sa chambre, sans être aperçu ; et la corde au cou, une couronne d'épines sur la tête, une croix sur les épaules, il allait dans les endroits les plus écartés de la maison, comme pour suivre Jésus-Christ allant au Calvaire. Il eût voulu communiquer au monde entier les sentiments dont il était pénétré; aussi parlait-il sans cesse des souffrances de son Dieu. Depuis le dimanche de la Passion jusqu'à la fête de Pâques, ses exhortations ne roulaient plus que sur ce sujet. Il faisait alors exposer près de son confessionnal quelques tableaux où les mystères douloureux était représentés. A mesure que ses pauvres Nègres arrivaient, avant de les confesser il leur faisait jeter les yeux sur ces peintures pour les exciter par là à concevoir une douleur plus vive de leurs péchés, cause principale des tourments de Jésus-Christ.

Le bienheureux Claver savait qu'il n'y a pas de dévotion plus propre à sanctifier une âme que le souvenir de la passion de notre divin Rédempteur ; de là son zèle et son ardeur pour la répandre dans tous les cœurs.

N'ai-je pas lieu de me confondre lorsque je compare ma froideur à cet amour ardent du Bienheureux pour Jésus crucifié ? Jésus-Christ souffrant et mourant pour les péchés des hommes, ce fut là son étude continuelle, et jamais

il n'épuisa ce grand sujet.—Il y découvrait tous les jours de nouvelles lumières, et il en tirait sans cesse des conséquences très étendues pour sa conduite. Oh! qu'il trouva de grandeur, de douceur, de paix et de consolation dans cette science! Hélas! ô mon Dieu, cet homme selon votre cœur avait-il donc plus d'obligations que moi à Jésus-Christ, votre Fils?.... Était-il touché d'un plus grand intérêt, espérait-il des biens plus excellents?.... La passion de mon Sauveur n'est-elle pas sous mes yeux, comme elle fut sous les siens?.... ne suis-je pas aussi instruit que lui de la multitude des tourments, de l'étendue des opprobres, de l'excès des souffrances auxquelles Jésus-Christ fut soumis? Ah! c'est que le bienheureux Claver sut réfléchir, c'est que son cœur fut reconnaissant, c'est qu'il pria avec confiance, c'est qu'il se montra fidèle à marcher sur les pas de son divin Maître, et qu'il embrassa sa croix partout où il la trouva.—Pour moi, je n'ai jamais prié avec constance, jamais connu, jamais révéré ni aimé ce qui est uniquement aimable! je me suis contenté peut-être d'une foi historique de Jésus-Christ, et je suis demeuré dans une froide indifférence sur cet unique modèle de ma vie, sur cet unique fondement de mon espérance! Pardon, ô bon Jésus, pardon de tant d'oubli et d'ingratitude! Ah! rappelez-moi toujours combien vous avez souffert pour moi, afin que je n'oublie jamais de vous aimer.

DEUXIÈME POINT.

Si le seul souvenir de la passion de son Sauveur pénétrait si vivement le bienheureux Claver, la présence de ce même Sauveur dans la sainte Eucharistie l'embrasait d'amour. Il se tenait devant lui comme s'il l'eût vu de ses propres yeux. L'humanité sainte de son Dieu sa divinité, sa toute-puissance, son infinie bonté dans cet auguste mystère attiraient tour à tour les mouvements de son esprit et de son cœur, et sa foi l'élevait en quelque sorte jusqu'à l'état des bienheureux qui contemplent la Majesté divine face à face. C'était au pied de cet adorable Sacrement qu'il faisait une grande partie de ses oraisons ; il le visitait plusieurs fois le jour, et dans sa maladie, ne pouvant y aller de lui-même, il s'y faisait porter le plus souvent qu'il lui était possible, en répétant ces paroles du prophète: *Comme le cerf altéré désire l'eau des fontaines, ainsi mon âme vous désire, ô mon Dieu!* (Ps. XLI, 2.) *mon âme a soif de vous: elle a soif du Dieu vivant, du Dieu fort.* (LXII, 2.—XLII, 3.)—En marchant dans la ville, quant il trouvait une église ouverte, il ne manquait pas d'y entrer pour adorer un Dieu caché sur nos autels; mais il était alors sensiblement affligé de voir le saint lieu si désert, tandis que les places publiques étaient remplies de monde. Heureux, Seigneur, s'écriait-il souvent, ceux qui demeurent dans votre maison! ils peuvent vous donner tous leurs

moments, se présenter souvent au pied de votre trône pour vous exposer leurs besoins et ceux de leurs frères.—Mais c'est particulièrement au saint sacrifice de la Messe que sa dévotion éclatait d'une manière plus sensible. Voici ce qu'il faisait chaque jour avant de le célébrer : quelques nombreuses que fussent ses occupations, après s'être confessé avec une abondance de larmes, il employait une demi-heure à se préparer à la célébration des saints mystères. Depuis ce moment jusqu'à la fin de son action de grâces, il ne parlait à personne et restait absorbé dans la pensée et dans l'amour du Dieu qu'il allait offrir et recevoir. A l'autel son visage paraissait si enflammé, son air si pénétré de respect, qu'il inspirait la modestie, la ferveur aux âmes les plus insensibles, et qu'une infinité de personnes trouvaient une véritable consolation à entendre sa messe. Pendant son action de grâces, la grandeur infinie, la bonté incompréhensible d'un Dieu abaissé jusqu'à servir d'aliment à sa créature, la vue de sa propre bassesse et le sentiment de son indignité le frappaient tour à tour si vivement que, manquant alors de paroles et de sentiments pour exprimer sa reconnaissance, il recourait à la sainte Vierge, aux Anges et aux Saints, pour les prier de suppléer à sa faiblesse et de l'aider eux-mêmes à remercier son Dieu.

Quels sentiments devrait donc m'inspirer l'esprit de foi, quand je m'approche de la table sainte ou que j'assiste à la célébration du saint

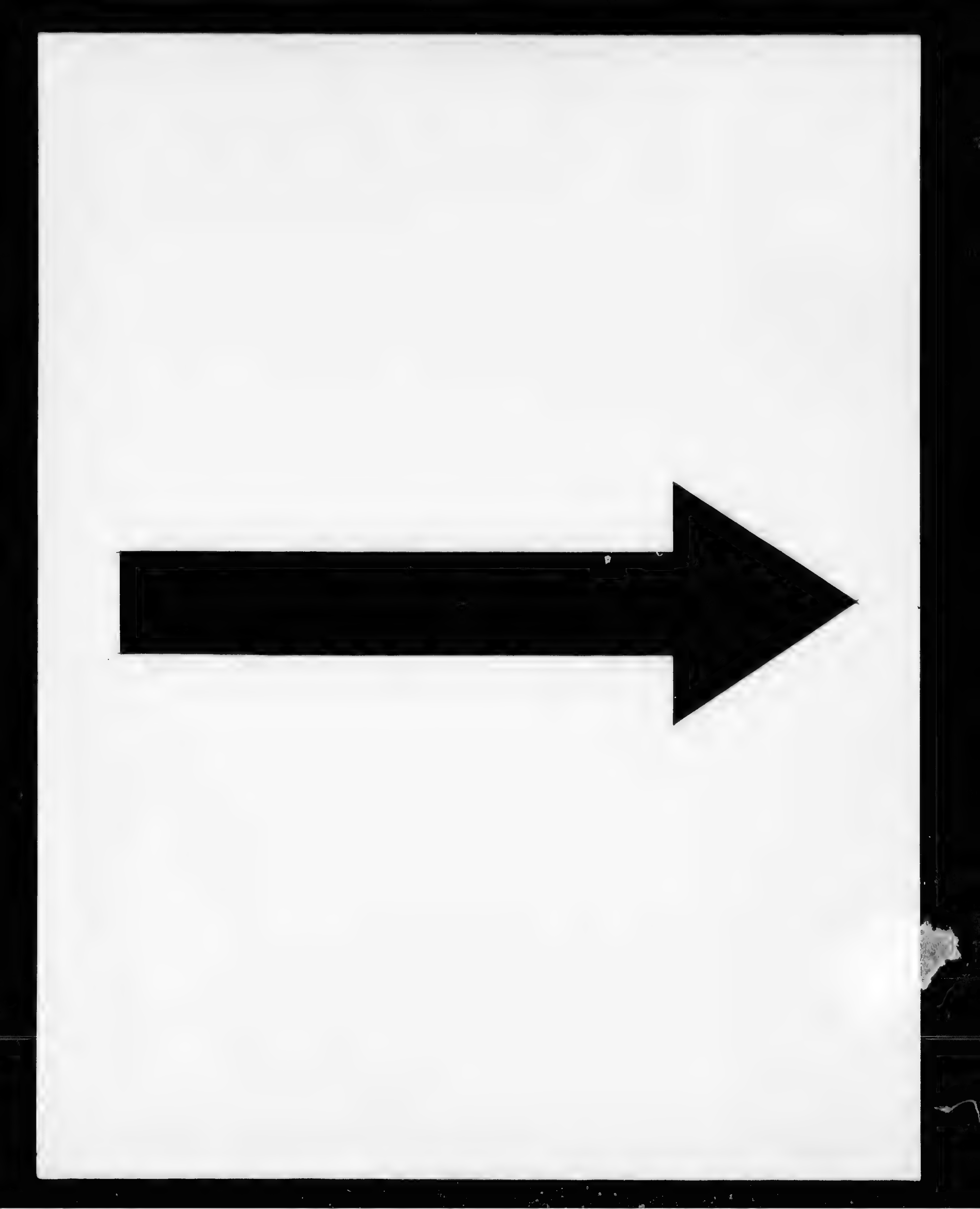
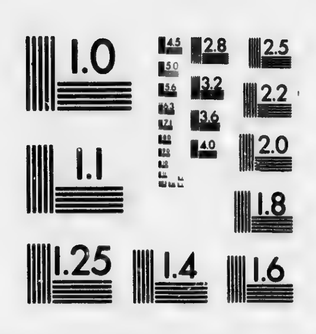


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)



6"

Photographic
Sciences
Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503


2.8
2.5
3.2
2.2
2.0
1.8
1.1
1.0

sacrifice! "Eh! disait S. Chrysostome, vous n'êtes plus alors sur la terre; vous êtes dans le Ciel, au milieu des esprit bienheureux qui adorent l'agneau sans tache, immolé pour les péchés du monde."

O Jésus, mon espérance, mon amour et mon tout, embrasez-moi de ce feu divin que vous êtes venu apporter sur la terre; faites que je me conforme en tout à votre sainte volonté; faites-moi connaître de plus en plus combien vous méritez d'être aimé, et la charité immense qui vous porta à vous donner entièrement à moi dans le saint Sacrement de votre amour! Faites donc que je vous aime de tout mon cœur et pour toujours, afin qu'après vous avoir aimé toute ma vie sur la terre je puisse vous aimer, vous bénir et vous glorifier dans le Ciel pendant toute l'éternité! Marie, mère du divin amour, ah! par l'amour que vous portez à Jésus-Christ, votre Fils, priez pour moi, et obtenez-moi la grâce de l'aimer toujours de tout mon cœur.

O mon bienheureux Pierre, qui avez brûlé d'un amour si ardent envers Jésus crucifié et caché dans le Sacrement de nos autels, obtenez-moi par votre puissante intercession la grâce de le connaître, de l'aimer et de le suivre plus fidèlement que je n'ai fait jusqu'ici. Puissé-je l'aimer ce Dieu si bon, comme vous l'avez aimez; le suivre comme vous l'avez suivi, afin de le contempler avec vous dans le Ciel. Ainsi soit-il.

Pater, Ave.

MÉDITATION.

POUR

LE JOUR DE LA FETE DU BIENHEUREUX PIERRE CLAVER,

le 9 Septembre.

SA SAINTE MORT.

1er Prelude. Considérons le bienheureux Pierre Claver reçu dans les célestes tabernacles et placé sur un trône éternel, couronné d'honneur et de gloire.

IIe Prelude. O mon Dieu, qu'elle est précieuse à vos yeux la mort de vos Saints ! Faites, par votre grâce que je meure de cette mort bienheureuse, et que je m'y prépare tous les jours par la mort à moi-même.

L'Eglise appelle la mort des justes *le jour de leur nativité :* elle compte donc pour rien la vie qu'ils mènent sur la terre, en comparaison de la vie éternelle ; ou bien elle la regarde comme une longue et pénible agonie. Peut-on en douter quand on fait attention à cette guerre constante qu'ils se déclarent à eux-mêmes, aux combats continuels que l'enfer leur livre ? Faire de son corps une hostie vivante, ne vivre que de sacrifices, porter sans cesse en soi-même la

mortification de Jésus-Christ, avoir toujours les armes à la main pour ne pas risquer de périr, n'est pas la vie des justes sur la terre ? Et quel nom donner à une telle vie, sinon celui d'une mort continuelle ? C'est donc cesser de mourir que d'en être délivré. Pour nous en convaincre, réfléchissons quelques instants sur la précieuse mort du bienheureux Pierre Claver: considérons, 1° ce que la mort lui enlève ; 2° ce que la mort lui laisse ; 3° ce que la mort lui assure.

PREMIER POINT.

Qu'est-ce que la mort lui enlève ?—Ah ! je sais ce qu'elle ravit aux enfants du siècle ; elle leur ravit tout ce qui fait leur bonheur ; elle les arrache à tout ce qui les enchante, à tout ce qui les enivre. N'est-ce pas à ces personnes qu'on peut appliquer les paroles d'Agag, roi des Amalécites, qui, se voyant près de recevoir le coup de la mort, c'écria: *C'est donc ainsi ô mort amère, que tu brises tous les liens!* (I Reg., XV, 32.) Hélas ! ce ne sont pas seulement des séparations, ce sont des déchirements ; et pour une âme modaine elle en éprouve autant qu'il y a d'objets qui l'ont captivée. Mais qu'il en est bien autrement de notre Bienheureux ! il avait pu dire comme S. Pierre au divin Sauveur : *J'ai tout quitté pour vous suivre* (Matth., XIX, 27) ; parents, amis, fortune, richesse, j'ai renoncé à tout.—Que pouvait-il quitter de plus ?

Rien, absolument rien. Il a donc pu défier la mort de lui ravir quelque chose. Loin de perdre, il n'a fait que gagner en quittant cette vallée de larmes : la mort a été la fin de ses souffrances, de ses épreuves, de ses combats. " Il se regardait comme étranger sur la terre, " et il entre dans sa patrie ; et quelle patrie ! " celle dont jouissent les anges, celle où nul " citoyen ne meurt, celle où l'on a Dieu pour " ami, et où l'on n'est exposé aux persécutions " d'aucun ennemi ! " (1) Réjouissez-vous donc, bon et fidèle serviteur du Roi de gloire ; *réjouissez-vous, parce qu'une récompense abondante vous est réservée dans le Ciel* (Matth., V. 12.) la saison des frimas a disparu, l'hiver des tribulations est passé (Can., II, 11) ; il n'y a plus pour vous ni orages, ni tempêtes, ni périls ; vous touchez au port, vous n'aurez plus de naufrages à redouter.—Il est donc vrai, ô mon Dieu, que la mort n'a pu rien enlever à cet homme selon votre cœur ?....Je me trompe, elle lui a enlevé tout ce qui faisait son effroi et son supplice ; et, loin d'avoir eu des rigueurs pour Claver, la mort lui a été douce et bienfaisante.—A quoi tient-il qu'elle ne me rende le même service ? Je n'ai qu'à commencer à détacher généreusement mon cœur de tout ce qu'elle viendra bientôt m'enlever de force. Malheur à moi si j'attends jusqu'au dernier moment à faire divorce avec le monde et ses illusions !

(1) S. Aug., Serm. 38.

DEUXIÈME POINT.

Qu'est-ce que la mort lui laisse ?—Elle lui laisse ou plutôt elle lui fait trouver tout ce qu'on peut imaginer de plus souhaitable. Elle le met en possession d'un trésor de mérites accumulés jour par jour, heure par heure, depuis le moment où le divin Maître a pris possession de son cœur et a reçu son premier hommage. Abondante moisson qu'il a semé dans les larmes et qu'il recueille dans la joie ! (Ps. 125.) O mon Dien ! voilà tant d'années qu'il vous sert avec une fidélité qui ne s'est jamais démentie,avec une ardeur qui été a toujours croissante ! Voilà tant d'années qu'il se livre à lui-même une guerre implacable, qu'il ne s'étudie qu'à crucifier sa chair ! lui tiendra-t-on compte de tout ce qu'il a fait, de tout ce qu'il a souffert ? Lui tiendra-t-on compte de cette sainte avidité avec laquelle il a recherché partout et en tout l'abjection et l'anéantissement ? Se souviendra-t-on de ses pénitences, de ses jeûnes, de ses macérations, de ses veilles, de ses longues et ferventes oraisons, de ses pénibles courses répétées chaque jour pour visiter les cases infectes de ses pauvres Nègres, les esclaves entassés dans les mines, les hôpitaux, les prisons ? En un mot, n'aura-t-on rien oublié d'une vie si pleine et si parfaite ? Non...non... il n'y aura rien d'oublié : tout est inscrit dans le livre de vie.—On y a gravé non seulement ces actes héroïques, ces prodiges de dévoue-

ment que des yeux mortels ont pu apercevoir : mais on y inscrit ce qu'il y a de plus petit, de plus imperceptible, de plus secret : chacun de ses pas a été compté ; pas une goutte de sueur, pas une larme, pas un soupir dont on ne lui tienne compte. Voilà le trésor que le bienheureux Claver a amassé, voilà ce que la mort lui a fait trouver.—Oh ! qu'il a été sage d'avoir cherché ces richesses que la rouille en dévore pas, que les voleurs ne sauraient enlever ! (Matth., VI, 20). Oh ! qu'il a été prudent d'avoir mis son dépôt entre les mains de son Dieu, aussi fidèle gardien que généreux rémunérateur ! (II Tim. I, 12.) Tout lui sera rendu jusqu'à la dernière obole.—Et nous, que trouverons-nous à la mort ?. . . . Ce que nous aurons amassé, ce que nous aurons envoyé d'avance dans les trésors éternels : car *l'homme*, dit l'Apôtre, *ne recueillera que ce qu'il aura semé.* (Gal., VI, 8.)

Que trouverais-je, ô mon Dieu ! s'il me fallait mourir aujourd'hui ?. . . . Hélas ! puis-je ne pas trembler en pensant aux péchés que j'ai commis, aux bonnes œuvres que j'ai omises, aux fautes qui m'échappent sans cesse, aux vertus qui me manquent, au compte que je devrais rendre de toute ma conduite.—Heureusement, je puis encore réparer ce que j'ai mal fait ; je puis, par la pénitence, changer ces trésors de colère en des trésors de mérites. Quelle serait ma folie si je ne profitais pas de la grâce que le Seigneur m'offre dans son infinie miséricorde !

PREMIER POINT.

Qu'est-ce que la mort lui procure et lui assure ?—La mort, en terminant les travaux et les souffrances du bienheureux Claver, le met en possession d'une félicité sans bornes. On a versé dans son sein une mesure comble, pressée, entassée, débordant de toutes parts (Luc, VI, 38) ; toutes ses œuvres ont été comptées, toutes auront leur récompense, et une récompense que l'œil n'a jamais vue, que l'oreille n'a jamais entendu raconter (I Cor., II, 9).—Que dis-je ! chacun de ses désirs aura son salaire, et un salaire éternel.—Ainsi la mort, en lui fermant les yeux du corps, lui ouvre les yeux de l'âme. Il a vu cette beauté devant laquelle toutes les beautés de la terre ne sont que laideur. Il possédera ce Jésus qu'il avait tant aimé durant sa vie, qu'il a cherché avec tant d'ardeur et de constance, et qui toujours semblait se dérober à ses empressements. Maintenant il s'écrie avec l'épouse des Cantiques : *J'ai trouvé celui qu'aime mon âme, je l'ai saisi, et ne le laisserai point aller. Mon bien-aimé est à moi, et je suis à lui* (Cant., III, 4.—II, 16).—Il a rencontré ce céleste époux à qui il a gardé une foi inviolable sur la terre, et qui ne se communiquait à lui que sous des ombres. Il ne le connaissait qu'en énigme ; maintenant il le voit face à face, il le contemple à découvert et sans nuage. Il a entendu de sa bouche ses paroles ravissantes : Venez, ô bon et fidèle ser-

viteur, venez recevoir la couronne de justice que mon amour vous réservait ; venez, je serai moi-même votre récompense.

Le bienheureux Pierre Claver, en nous montrant le bonheur dont il jouit, nous excite tous à marcher sur ses traces. C'est à nous qu'il adresse ces paroles du sage : *Voyez, considérez qu'avec un peu de travail je me suis acquis un grand repos* (Eccl., LI, 35) J'ai un peu souffert, j'ai fait quelques sacrifices ; la grâce les a rendus bien légers : considérez la récompense qu'ils m'ont acquise ! Non, *les souffrances de la vie présente n'ont aucune proportion avec cette gloire qui doit un jour éclater en nous* (Rom., VIII, 18) ; et *les afflictions si courtes et si légères de la vie présente produiront pour nous le poids éternel d'une sublime et imcomparable gloire* (II Cor., IV. 17). Efforcez-vous donc d'entrer par la porte étroite ; que le travail ne vous épouvante pas ! La main du Seigneur vous aidera : le ciel sera le prix de vos efforts et de vos combats.

PRIÈRE.

O bienheureux serviteur de Jésus-Christ ? vous qui vous êtes préparé tous les jours au dernier passage de cette vie mortelle, obtenez-moi la grâce de bien vivre, afin que j'ai le bonheur de bien mourir. Conjurez le Seigneur de pénétrer ma chair même de la crainte salutaire de ses jugements, afin que, déplorant sans cesse mes

péchés passés et veillant sur toutes mes œuvres, je puisse paraître avec confiance devant lui. Hélas ! je n'ai pas comme vous, ô bienheureux Pierre, conservé pure et sans tache la robe de mon baptême : faites, par votre puissante intercession, que j'aie au moins le bonheur de la présenter purifiée dans le sang de l'Agneau sans tache et dans les larmes d'une sincère pénitence. Obtenez-moi donc, pour fruit de cette neuvaine et pour prix de la confiance que j'ai en votre intercession, la plus précieuse de toutes les grâces, celle d'une bonne mort ! Ainsi soit-il.

Pater, Ave.

LITANIES

DU

Bienheureux Pierre Claver.

Seigneur, ayez pitié de nous.
Jésus-Christ, ayez pitié de nous.
Seigneur, ayez pitié de nous.
Jésus-Christ, écoutez-nous.
Jésus-Christ, exaucez-nous.
Père céleste, qui êtes Dieu, ayez pitié de nous.
Fils, Rédempteur du monde, qui êtes Dieu, ayez pitié de nous.
Esprit Saint, qui êtes Dieu, ayez pitié de nous.
Trinité sainte, qui êtes un seul Dieu, ayez pitié de nous.
Sainte Marie, mère de Dieu, priez pour nous.
Reine conçue sans la tache originelle, priez pour nous.
Bienheureux Pierre, très digne fils de saint Ignace, priez pour nous.
B. Pierre, disciple zélé du bienheureux Alphonse Rodriguez, priez pour nous.

B. Pierre, émule de l'apôtre des Indes et du Japon,
B. Pierre, apôtre des Nègres,
B. Pierre, qui avez procuré aux esclaves la sainte liberté des enfants de Dieu,
Lumière brillante de Carthagène et de l'Amérique,
Modèle des ouvriers évangéliques,
Tendre père des pauvres, des veuves et des orphelins,
Refuge de tous les malheureux,
O vous qui avez fait et accompli le vœu héroïque de vous consacrer tout entier au service des esclaves,
O vous qui vous êtes fait tout à tous pour gagner tout le monde à Jésus-Christ.
O vous qui avez été supérieur à toutes les vicissitudes de la vie par votre inaltérable confiance en Dieu,
O vous qui dans votre inépuisable charité avez guéri tant de maladies, soulagé tant de misères, et consolé tant de douleurs,
O vous qui avez méprisé les richesses de la terre, pour embrasser la pauvreté évangélique,
O vous qui avez préféré aux honneurs du siècle les opprobres de la croix,
O vous qui avez toujours cherché à être oublié et compté pour rien parmi les hommes,

} Priez pour nous.

O vous qui vous êtes toujours glorifié de ne savoir autre chose que Jésus crucifié,
O vous qui avez sans cesse réduit votre corps en servitude par les austérités les plus rigoureuses,
Prodige d'innocence et de mortification,
Exemple vivant d'humilité et d'abnégation,
Modèle accompli d'obéissance et de soumisson,
Apôtre courageux et intrépide au milieu des obstacles et des contradictions,
Martyr par les privations et les souffrances que vous avez endurées pour le salut des âmes,
Adorateur fervent de Jésus-Christ dans le très saint Sacrement de l'autel,
Contemplateur et imitateur fidèle de Jésus souffrant,
O vous pour qui le nom et le souvenir de Marie fut toujours une source de grâces dans vos travaux,
B. Pierre, l'honneur et l'ornement de la Compagnie de Jésus,
B. Pierre, illustre par les miracles nombreux que vous avez opérés,
B. Pierre, charitable et zélé protecteur de tous ceux qui ont recours à votre puissante intercession,

Priez pour nous.

Agneau de Dieu, qui effacez les péchés du monde, pardondez-nous, Seigneur.

Agneau de Dieu, qui effacez les péchés du monde, exaucez-nous, Seigneur.

Agneau de Dieu, qui effacez les péchés du monde, ayez pitié de nous.

Jésus, écoutez-nous.

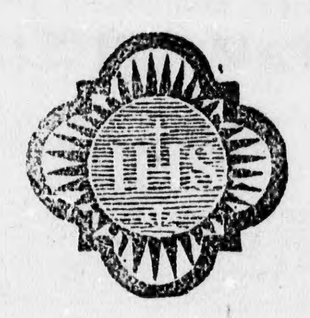
Jésus, exaucez-nous.

v. Priez pour nous, bienheureux Pierre,

r. Afin que nous nous rendions dignes des promesses de Jésus-Christ.

PRIÈRE.

O Dieu, qui, pour amener les pauvres esclaves à la connaissance de votre saint Nom, avez doué le bienheureux Pierre, votre confesseur, d'un admirable esprit d'abnégation et d'une héroïque charité, accordez-nous par son intercession de ne point rechercher nos propres intérêts, mais ceux de Jésus, afin d'aimer le prochain par les œuvres et en vérité. Par le même Jésus-Christ, notre Seigneur. Ainsi soit-il.



℣. Ora pro nobis, beate Petre (Claver),
℟. Ut digni efficiamur promissionibus Christi.

OREMUS.

Deus, qui, ut miserabilia mancipia ad agnitionem tui Nominis venirent, Beatum Petrum Confessorem tuum mira sui abnegatione et eximia charitate roborasti, ejus nobis intercessione concede ut, non quæ nostra sunt, sed quæ Jesu Christi quærentes, proximos opere et veritate diligere valeamus. Per Dominum nostrum Jesum Christum. Amen.

Réciter chaque jour, 1° Dix *Ave Maria* pour la conversion des Nègres ; 2° Trois *Gloria Patri* pour remercier la très sainte Trinité des grâces qui ont été accordées au B. Pierre Claver.

N
L
Sc
N

O
1e

2e
3e

4e
ve
5e

6e
7e
8e
9e

M
Li

TABLE DES MATIÈRES.

A. M. D. G.